# THÈSE

POUR

# LE DOCTORAT EN MÉDECINE,

*Présentée et soutenue le* 25 *février* 1846,

Par ERNEST-CHARLES LASÈGUE,

né à Paris,

Licencié ès lettres.

# DE STAHL,

ET

# DE SA DOCTRINE MÉDICALE.

Le Candidat répondra aux questions qui lui seront faites sur les diverses parties de l'enseignement médical.



PARIS.

RIGNOUX, IMPRIMEUR DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE,
rue Monsieur-le-Prince, 29 *bis*.

1846

## FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

*Professeurs.*

| M. ORFILA, DOYEN. | MM. |
|---|---|
| Anatomie | .......... |
| Physiologie | BÉRARD aîné. |
| Chimie médicale | ORFILA. |
| Physique médicale | GAVARRET. |
| Histoire naturelle médicale | RICHARD. |
| Pharmacie et chimie organique | DUMAS. |
| Hygiène | ROYER-COLLARD. |
| Pathologie chirurgicale | MARJOLIN, Examinateur.<br>GERDY aîné. |
| Pathologie médicale | DUMÉRIL.<br>PIORRY. |
| Anatomie pathologique | CRUVEILHIER. |
| Pathologie et thérapeutique générales | ANDRAL. |
| Opérations et appareils | BLANDIN. |
| Thérapeutique et matière médicale | TROUSSEAU, Président. |
| Médecine légale | ADELON. |
| Accouchements, maladies des femmes en couches et des enfants nouveau-nés | MOREAU. |
| Clinique médicale | FOUQUIER.<br>CHOMEL.<br>BOUILLAUD.<br>ROSTAN. |
| Clinique chirurgicale | ROUX.<br>J. CLOQUET.<br>VELPEAU.<br>AUGUSTE BÉRARD. |
| Clinique d'accouchements | P. DUBOIS. |

*Agrégés en exercice.*

MM. BARTH.
BEAU.
BÉCLARD.
BEHIER.
BURGUIÈRES.
CAZEAUX.
DENONVILLIERS.
DUMÉRIL fils.
FAVRE.
L. FLEURY, Examinateur.
J.-V. GERDY.
GIRALDÈS.

MM. GOSSELIN.
GRISOLLE.
MAISSIAT.
MARCHAL.
MARTINS.
MIALHE.
MONNERET.
NÉLATON.
NONAT.
SESTIER.
A. TARDIEU, Examinateur.
VOILLEMIER.

---

Par délibération du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle n'entend ne donner aucune approbation ni improbation.

# A MON PÈRE, A MA MÈRE.

# A M. BENJAMIN DELESSERT.

Comme un hommage rendu à celui de qui les sciences naturelles ont reçu tant de nobles encouragements;

Comme un témoignage personnel de vive reconnaissance et de dévouement respectueux.

E.-C. LASÈGUE.

A M. LE DOCTEUR FALRET,

Médecin en Chef de la Salpêtrière,

Dont l'amitié m'est précieuse, et dont la haute expérience m'a été si utile dans l'étude de la folie.

A M. LE PROFESSEUR TROUSSEAU.

*Hommage de l'élève*

aux vues ingénieuses, aux conceptions neuves, à la pratique heureuse et hardie ~~de son maître~~.

E.-C. LASÈGUE.

# DE STAHL,

ET

# DE SA DOCTRINE MÉDICALE.

## I.

Stahl était né le 21 octobre 1660; il est mort le 14 mai 1734, après avoir été vingt ans professeur à l'université de Halle.

L'histoire de sa vie n'offre aucun intérêt particulier; elle est d'ailleurs étrangère au but que je me propose.

Si la théorie médicale que Stahl nous a laissée empruntait sa valeur aux circonstances parmi lesquelles elle s'est produite, il serait nécessaire d'en rechercher les antécédents, de voir quels systèmes elle venait contredire, ce qu'elle dut, en un mot, aux opinions contemporaines aussi bien qu'aux qualités et aux défauts de l'esprit qui la créa. Isoler la doctrine de cet appareil historique, ce serait lui ravir le seul profit qu'on pût en attendre de nos jours.

Stahl n'est pas, suivant moi, dans ces conditions : il appartient moins à l'histoire de la science qu'à la science elle-même. Ses idées ne sont pas de celles dont on peut dire qu'elles n'ont jamais fait leur temps. Vraies ou fausses, elles tiennent de leur grandeur et de leur généralité une vitalité trop puissante pour mourir à la peine comme les petits systèmes et les demi-doctrines. Stahl revenant aujourd'hui, philosophe et médecin, aurait encore le droit de dire les opinions qu'il professait voilà plus d'un siècle. Or, quand les principes ont cette hauteur, il est utile et convenable de discuter leur mérite absolu; mais

apprécier leur valeur relativement à l'époque où ils sont nés serait une entreprise plus curieuse que profitable.

En exposant la théorie médicale de Stahl, je n'ai donc pas en vue d'entreprendre un travail historique; j'ai cherché seulement à mieux faire connaître quelques-uns des arguments qui viennent militer en faveur du vitalisme. Je ne pouvais mieux accomplir cette tâche qu'en essayant de me faire l'interprète du génie le plus fécond, le plus puissant et peut-être en même temps le plus méconnu, qui ait voué son intelligence au service de la même cause.

Et cependant, je comprends qu'un pareil choix a presque besoin qu'on l'excuse. Qui ne serait tenté aujourd'hui de l'expliquer plutôt par une de ces sympathies irréfléchies qui vous attachent au maître qu'on a médité, que par une conviction motivée? Un auteur qui a eu si peu de retentissement que pas un de ses ouvrages médicaux n'est traduit en français, une école qui n'a pas fait un seul élève pour le continuer, méritent-ils vraiment d'être remis en lumière?

A l'époque même où il vivait, Stahl n'a trouvé que des adversaires opiniâtres ou des élèves trop dévoués. Depuis lors, perdu au milieu des luttes interminables entre le spiritualisme et le matérialisme, décrié ou vanté sans examen par le parti qui triomphait dans la science, il a toujours été jugé sur le seul nom de son système : Stahl était un animiste.

Blumenbach, et c'était un critique impartial, a fait ressortir avec justesse les causes de cet abandon (1). Stahl, dit-il, est sans contredit un des médecins les plus grands et les plus profonds que le monde ait jamais vus; peu d'hommes éminents ont été si longtemps méconnus et incompris. Il était le collègue et le rival de Fréd. Hoffmann et le contemporain de Boerhaave, qui passaient pour les premiers médecins de son époque. Comment Stahl aurait-il lutté avec avantage contre son collègue? Hoffmann, homme gai, ouvert, affable, énonçant d'un style clair les lois simples et commodes de sa doctrine mécanique ; Stahl, au

(1) *Biblioth. méd.*, t. 2, p. 396.

contraire, hypochondriaque, atrabilaire et par-dessus tout piétiste, couvrant un système abstrait et profond du manteau d'une exposition sèche et obscure. Halle était devenu d'ailleurs le rendez-vous de bonnes et pieuses âmes, qui soutenaient le parti de Stahl plutôt à cause de leurs sympathies religieuses que par une conviction véritable. Incapables de saisir la haute pensée du maître, elles se tenaient d'autant plus strictement à la lettre morte, qu'elles croyaient voir dans les brouillards dont le système était enveloppé je ne sais quoi de saint et de mystique, etc.

Hoffmann, le professeur de Halle, qui pouvait être un juge compétent, s'il avait voulu d'abord être un juge attentif, a laissé, sous le titre de *Commentar. de differentia inter doctrinam medico-mechanicam et G.-E. Stahlii medico-organicam*, un volume publié seulement après sa mort. L'analyse qu'on y trouve de la doctrine de Stahl a les qualités et les défauts de l'écrivain qui l'a tracée : elle est claire et séduisante, elle est toujours incomplète et souvent fausse. Heister, dont le nom est encore illustre dans la chirurgie, a fait précéder son *Compendium de médecine pratique* d'une assez longue dissertation où il soutient les droits et priviléges du mécanisme à l'encontre des animistes. Ce plaidoyer offre cela de commun avec plus d'un ouvrage du même genre, qu'il ne donne place aux arguments que s'il croit en avoir de plus forts à leur opposer : c'est une réfutation et non pas une analyse. Si donc on voulait connaître quels sont, dans l'école mécanique, les principes et les faits sur lesquels on fondait les meilleures espérances, on lirait avec fruit les deux ouvrages que je viens de citer. Quand on voudra juger Stahl, c'est à ses œuvres et rien qu'à ses œuvres qu'il convient de s'adresser.

Si les adversaires sont passionnés, les élèves sont indifférents ou inhabiles. Leurs écrits méritent cependant d'être étudiés et médités : presque tous, en effet, suivant un usage qui depuis lors s'est bien perdu, ont seulement signé de leur nom les dissertations du maître, sur lesquelles il a laissé le cachet de son génie.

Pour tout autre que pour Stahl, ce serait, j'en conviens, une étrange recommandation de demander qu'on le lise avant de l'apprécier. Ceux qui connaissent son style dur et martelé, son argumentation à la fois

sèche et prolixe, les écarts de sa phrase latine si riche d'incorrections, où viennent se mêler des mots empruntés à toutes les langues et vêtus à la hâte d'une terminaison classique, ceux qui savent combien peu il s'inquiète du lecteur avec son axiome dédaigneux : *Qui possunt intelligere intelligant,* ceux-là comprendront qu'on ait plus d'une fois reculé devant les fatigues d'une telle entreprise.

## II.

Je ne saurais mieux commencer l'exposition de la théorie de Stahl qu'en rappelant cette phrase par laquelle Hippocrate ouvre son *Traité de la nature de l'homme :* « Qui de natura hominis, supra quam ad me« dicam facultatem attinet, disserentes audire consueverit, huic certe « minime est accommodata hæc oratio. »

Il s'agit, en effet, d'un médecin qui n'a pas voulu que la curiosité scientifique lui fît outre-passer son but, en le lançant dans des problèmes que les métaphysiciens seuls sont appelés à discuter, sinon à résoudre. Personne n'a protesté avec plus d'énergie contre les subtilités oiseuses des écoles, et personne ne fut plus persuadé que la médecine doit être assise sur une base philosophique. Quand donc il inscrivait en tête de son plus grand ouvrage le titre de *Théorie médicale vraie,* il résumait dans ces mots toutes ses tendances ou plutôt ses convictions. Il voulait d'abord que le médecin, laissant de côté les notions accessoires où l'esprit se disperse, tournât son activité pleine vers les connaissances médicales. Toutefois, si c'est beaucoup, ce n'est pas encore assez que d'aspirer uniquement vers le but qu'on veut atteindre : il y a des routes sûres et des chemins qui trompent. L'homme a donc besoin de régler à l'avance la direction qu'il faut suivre pour réussir. Le moyen pour Stahl de devenir un médecin habile, ce fut d'être un médecin prévoyant. Or, la prévision et la théorie ne sont-elles pas une seule et même chose ?

Une pareille profession de foi est, je le sais, en contradiction manifeste avec les idées professées de notre temps par la plupart des hommes de science. C'est une opinion reçue parmi les médecins, que

la pratique est le seul guide qui ne fasse jamais défaut, tandis que les systèmes, si brillants qu'ils soient dans les livres, ne servent pas, ou servent mal près du lit des malades. Cette opinion était déjà au 17e siècle l'arme avec laquelle on attaquait le plus vivement la doctrine que je viens d'énoncer. Stahl combattit avec énergie pour la défense de son principe. Il montra que si la théorie était nuisible, ce n'était pas en tant qu'elle était théorique, mais en tant qu'elle était fausse. Restait encore à faire voir que la théorie et la vérité peuvent marcher de compagnie. Sa réponse aux objections, ce fut de mettre au jour une théorie reposant sur des fondements qu'il jugeait solides : *theoria medica vera.*

Quoiqu'il eût alors recours à des arguments empruntés à l'histoire même et aux phases des maladies, il ne resta pas moins convenu que la méthode était assez vicieuse pour qu'on fût en droit de la condamner sans l'entendre. Depuis lors, on a tenu rigueur; mais les parlements médicaux sont-ils sans appel?

Le vrai, le seul procédé scientifique, consiste, dit-on, à remonter lentement des faits et des observations jusqu'aux lois. Si on proclame la supériorité, ou mieux encore la légitimité exclusive de cette méthode, c'est qu'elle semble en harmonie avec les rapports qui existent entre les lois et les faits. L'authenticité, la réalité, n'appartiennent qu'aux objets soumis à l'examen des sens. Hors de là l'intelligence humaine, appliquant les forces dont elle dispose, crée de simples idées auxquelles elle donne le nom de *lois*, êtres artificiels, éphémères, qui naissent comme les théories et meurent avec elles. Le fait, c'est la vérité; la loi, c'est l'hypothèse. L'un n'a qu'une valeur psychologique, ou n'est qu'une facilité mnémonique; l'autre a sa valeur absolue. Plus on se rapproche de l'observation, moins on s'écarte de la vérité; à mesure qu'on s'en éloigne, au contraire, on entre plus avant dans ce champ de l'erreur, où l'esprit va de caprices en caprices, n'ayant que l'imagination pour guide. Ainsi est-on conduit à un *nominalisme* scientifique qui s'applaudit d'asseoir l'expérience à la place de la raison.

Que ces principes et ces raisonnements soient acceptables ou non, toujours est-il que Stahl ne les admit pas dans leur application à la science médicale. Il se fit une méthode différente, et la motiva; sans récuser l'expérience, sans négliger ses moindres enseignements, il envisagea les faits d'un tout autre point de vue.

Parmi les êtres (1) qui nous entourent, il en est auxquels semblerait s'appliquer le dire des vieux philosophes qui faisaient jouer au hasard le plus grand rôle dans la nature. Non pas que le *fatum* antique soit la force qui les crée ou qui les gouverne, mais rien ni dans leurs lois ni dans leurs manières d'être ne semble avoir été fait pour un but déterminé. Les êtres inorganisés sont dans ce cas : nous saisissons le comment de leur existence, mais le pourquoi nous échappe, et sans doute nous l'ignorerons toujours. A côté d'eux, au contraire, l'être vivant tend sans cesse vers le but pour lequel tout chez lui paraît établi d'avance. Il a sa mission à remplir, et le hasard n'entre pour rien ni dans ses actes ni dans son mode d'existence. Pour les choses inorganiques, la science n'a rien de mieux à faire que de chercher dans les faits ce qui se reproduit, se répète assez souvent pour qu'on puisse en tirer des conséquences. L'induction est le seul procédé légitime.

Les créatures vivantes, au contraire, ont pour ainsi dire leur formule générale qui comprend et doit comprendre la somme des faits particuliers. Cette formule, que toute intelligence humaine saisit, énonce du premier coup, parce qu'elle est évidente et frappe les yeux, c'est qu'elles sont disposées en vue d'un résultat; or, ce résultat, c'est la vie. La science qui cherche à approfondir n'a donc pas à demander aux faits la raison de leur existence : elle le sait avant de s'adresser à eux; et quand elle les interroge, c'est toujours pour connaître le rapport qui les lie avec la vie, et non pas celui qui les rapproche les uns des autres.

(1) *Dissert. de mechanismi et organismi diversit.*, in *Theor. med. vera.*

Il existe donc des principes antérieurs à l'observation minutieuse et irréfléchie. Les données du problème sont posées, la solution seule est à découvrir, tandis que tout à l'heure c'était l'énoncé lui-même. Voilà ce dont Stahl est persuadé, et avec quelles convictions il marche à la découverte de la théorie médicale. L'observateur qui prétend, dans l'étude de l'homme, faire dire à chaque molécule ce qu'elle est venue faire, et qui, décomposant les grandes fonctions de la vie, aime mieux tout édifier parcelles par parcelles, commet la même erreur de logique que celui qui rendrait raison des combinaisons chimiques par les phénomènes vitaux. Que ce soit tout un changement de méthode, on ne saurait le nier. Il consiste à remplacer des recherches indécises et sans lien commun par un postulat qui domine tout. Ce postulat, que la raison du monde entier a toujours tenu pour un axiome, c'est que les hommes vivent et que les pierres ne vivent pas.

Ainsi la superposition d'un principe général aux cas particuliers, la croyance qu'il existe au delà de ce que les détails peuvent apprendre un but que l'intelligence a reconnu bien avant d'avoir passé par les épreuves qu'on lui impose, tels sont les points de doctrine qui dirigent le vitalisme et président à ses recherches. Celui qui nie ces données premières n'a que faire d'aller plus loin. Il faut que, comme l'esclave de Trimalcion qui récitait à rebours l'Odyssée en commençant par le dernier mot du dernier vers, il remonte des faits jusqu'aux lois premières, qu'il marche laborieusement des applications aux principes. Peut-être alors, en renversant la méthode, arrivera-t-il à comprendre ces doctrines : à coup sûr, en procédant ainsi, il ne les eût pas inventées.

La théorie, c'est-à-dire l'unité, rassemble donc à son foyer les rayons épars; mais, à la façon de la lumière, elle doit éclairer la réalité, et ne dissiper que les ombres. L'observation stricte, rigoureuse, infatigable a sa place gardée; sans elle, le médecin vitaliste resterait éternellement dans la même ignorance que le commun des hommes dont le bon sens avait déjà découvert et affirmé l'existence de la vie. Les faits nous sont donnés comme une manifestation que nul n'a le

droit de nier ou d'omettre. Si bien compris que soit le principe, il n'implique en rien ni le mode de son intervention, ni les formes de son influence : l'observation seule peut nous enseigner sinon ce qu'est la vie, au moins de quelle manière elle s'accomplit. La seule différence, et elle est grande, qui nous sépare alors des simples observateurs, c'est que nous croyons, au-dessus des faits, à une force non moins réelle qui les gouverne. Nous demandons aux choses leur signification en même temps que leur existence. Au lieu de mesurer seulement, d'analyser, de comparer les traces empreintes sur le sable, nous cherchons avec le philosophe grec d'où sont venus et où sont allé les habitants qui les ont dû faire.

Les phénomènes soumis à l'observation du médecin sont de deux ordres ou plutôt se présentent sous deux formes qu'il convient d'étudier successivement. En effet, l'être vivant nous offre à considérer d'une part ses propriétés mécaniques, la composition de ses éléments, leurs combinaisons, leurs relations mutuelles à la période d'état ou de repos ; de l'autre, leur disposition en vue de son activité ou ses propriétés organiques, et par suite les mouvements eux-mêmes avec leur direction et leurs lois.

En comparant, sous le rapport de la composition, les êtres doués de la vie avec les autres corps de la nature, de notables différences sont à signaler. L'opposition fondamentale entre le *mixtum* et le *vivum* repose toute sur cette comparaison.

Les principaux caractères distinctifs sur lesquels Stahl s'est appuyé peuvent se résumer dans les propositions suivantes (1) :

1° Le corps composé, *corpus mixtum,* n'a pas pour caractère essentiel d'être un agrégat. L'unité qui en fait un individu semble résider dans l'être simple et indécomposable. Le corps vivant, au contraire, est toujours un composé multiple.

2° Les agrégats qu'on nomme *corps vivants* sont nécessairement

(1) *De Mixti et vivi corporis vera diversitate*, in *Theor. med. vera.*

formés de parties hétérogènes ; aucune nécessité de ce genre ne préside à l'agrégation dans les autres.

3° Les corps mixtes forment des composés généralement durables. Les corps vivants sont tous constitués par des matériaux mal cohérents et disposés à une dissolution rapide.

4° L'agrégation dans les corps mixtes dépend du milieu où ils sont placés et de l'intervention des agents extérieurs. Si ces éléments de réaction viennent à manquer, ils demeurent indifféremment à leur premier état. Le corps doué de la vie exige absolument et *a priori* des combinaisons incessantes et déterminées, sans lesquelles il ne peut ni exister ni subsister.

5° La durée des corps mixtes dépend, sans réserve, de la composition du milieu où ils sont placés. Celle des corps vivants, soumis à une dissolution toujours imminente, est en contradiction avec leur constitution propre et avec celle des composés qui les entourent. Ils durent plus qu'il ne conviendrait à leur composition matérielle.

6° Les êtres vivants qui encourent ainsi la nécessité d'une dissolution prochaine sont remplacés par la production de nouveaux individus. L'art peut intervenir pour aider à dissocier leurs éléments ; leur régénération est au-dessus de toutes les puissances de son intervention. Les corps mixtes subissent l'influence des agents extérieurs qui sont aptes non-seulement à les détruire, mais encore à les régénérer.

Telles sont les différences essentielles que la comparaison la plus simple permet de signaler entre les êtres doués de la vie et ceux qui n'y participent pas. Constitués par les mêmes éléments, puisque les molécules sont de part et d'autre identiques, ils obéissent à des lois contradictoires.

Si, laissant de côté les corps mixtes, nous cherchons à mieux définir les propriétés inséparables du corps vivant, véritable objet des études du médecin, le premier principe qu'on soit en droit de poser est celui-ci : Il est dans la nature de tout être qui vit de se composer d'élé-

ments dont les combinaisons peu stables sont incessamment sous le coup d'une dissociation imminente.

La raison de leur instabilité est d'ailleurs dans la fonction vitale que les organes ont à remplir et qui requiert à la fois une solidité et une élasticité suffisantes.

Mais en même temps que le corps vivant est sujet à se dissoudre par cette décomposition particulière qu'on nomme la putréfaction, il persiste et demeure, pour ainsi dire, malgré sa nature. Il faut donc une force capable de surmonter ces conditions défavorables, et à cette force dont la raison déclare, *a priori,* l'intervention nécessaire, il faut des moyens d'action que l'observation seule est appelée à nous faire connaître.

La puissance qui conserve chez l'homme l'équilibre sans cesse indécis, même dans la santé parfaite, inhérente à l'être vivant, inconnue à tous les autres, se manifeste par un phénomène que, dans sa plus grande généralité, on désigne sous le nom de *mouvement.* Le mouvement a donc pour objet de maintenir intactes la composition et la texture du corps. Par la circulation du sang, les excrétions et les sécrétions, il empêche la dissolution dont la matière corporelle est menacée, de passer à l'acte, quoiqu'elle demeure toujours à l'état virtuel.

Ainsi l'homme, en tant que vivant, ne saurait prolonger sa vie, il succomberait aussitôt, ou plutôt ne serait pas né, s'il ne portait en lui une activité qui ne le quitte jamais. C'est la vieille image de l'épée suspendue sur la tête, avec cette différence que le Damoclès humain ne demeure pas sous elle assis et immobile.

Si telle est la fonction du mouvement, d'où vient-il et quels sont les rapports avec les appareils sur lesquels ou par lesquels il agit?

Ici deux systèmes sont en présence : le vitalisme d'une part, de l'autre, celui que les contemporains de Stahl désignaient sous le nom de *mécanisme* et dont le nom s'est perdu plutôt que les doctrines. Suivant les mécaniciens, la disposition et la structure des organes sont la raison de leur activité. Sollicités à agir par les êtres avec les-

quels ils se trouvent en rapport, les organes se meuvent de la même façon que les molécules d'un métal qui se combine avec un acide puissant. Le corps vivant ne diffère en rien de tous les autres; chacun des phénomènes qui se passent en lui a son analogue dans les réactions mieux connues des êtres qui ne vivent pas. Ni les lois de l'attraction ni celles de la pesanteur ne font d'exception pour eux, et les observations des physiciens leur sont aussi bien applicables que celles des chimistes.

Stahl avait déjà répondu aux chimistes; il réfuta les physiciens par deux ordres d'arguments, les uns directs, s'appuyant sur des faits, les autres plus socratiques, qui consistent à les laisser, comme les enfants, enfler la bulle de leurs explications jusqu'à ce qu'elle se brise d'elle-même.

D'abord, et pour ne citer qu'un exemple, les mouvements vitaux ne se peuvent calculer d'après les relations qui existent entre la matière à mouvoir et l'organe moteur. On soulève lentement, si on le veut, un corps léger pour le déposer au plus vite, tandis qu'on enlèvera rapidement et qu'on maintient longtemps suspendu un corps beaucoup plus pesant. L'effort est un fait vital dont la proportion et la mesure contrarient les prévisions de la physique bien plutôt qu'ils ne s'y soumettent. Que serait-ce s'il était question de l'habitude (1)?

D'un autre côté, il est hors de doute que certains mouvements sont provoqués par des impressions faites sur nos sens. Si le fait existe, il faut qu'on l'explique par des lois purement mécaniques. On imagine alors que des molécules détachées des corps frappent les organes et se transmettent, par la continuité des nerfs et du cerveau, jusqu'aux parties qui doivent se mouvoir; ceux qui répugnent à cette vieille hypothèse attribuent le mouvement à une irritabilité, à une contraction nerveuses toujours et nécessairement mécaniques. A vrai dire, pourvu qu'on ait repoussé toute cause finale, on transige assez volontiers sur

(1) *Vindiciæ et indicia de suis schediasmatibus, in Theor. med. vera.*

la nature et les variétés de la cause productrice. Acceptez l'interprétation, adoptez l'électricité ou l'enflux nerveux, ou les esprits animaux, mais seulement appliquez-les à une de ces mille circonstances qui se présentent à chaque instant. Qu'on les suive, par exemple, dans les mouvements d'un homme qui vient d'entendre tomber une pièce de monnaie, d'un animal qui flaire à distance une proie recherchée, et alors à quelles étranges divagations ne sera-t-on pas conduit? C'est le cas de s'écrier avec Stahl : *Quanto conatu, quantæ nugæ !*

Tous les esprits, par bonheur, ne se laissent pas aller à de pareilles fantaisies : beaucoup reculent devant des conséquences dont s'indignerait leur raison. Ceux-là se réunissent alors pour fonder une école mixte. Ils admettent deux sortes de mouvements : les uns dépendent exclusivement de la texture et de la disposition des organes; les autres, quoiqu'ils aient la même origine, sont susceptibles d'une direction que la volonté et l'intelligence leur impriment.

Stahl était trop profond et trop systématique pour s'accommoder de ces tempéraments. Il savait, d'ailleurs, que les esprits disposés à l'éclectisme ont surtout horreur des extrêmes; il les attaqua donc par leur côté faible, en montrant qu'ils marchaient, tête baissée, vers la plus abstraite des abstractions métaphysiques. Séparer, en effet, d'un côté le mouvement, et de l'autre sa direction, n'est-ce pas s'abandonner à une distinction que les physiciens désavoueraient tous, et devant laquelle plus d'un philosophe se sentirait presque faiblir?

Cependant il ne suffisait pas d'opposer des objections aux arguments, et d'inquiéter ces adversaires en leur montrant combien la hardiesse du système répondait peu à leurs intentions. Détruire sans rebâtir, c'eût été préparer la place pour de nouvelles hypothèses. Stahl se confia donc de nouveau aux larges procédés de sa méthode, et proclama ce principe : les mouvements, *quels qu'ils soient,* qui se produisent dans les êtres vivants se font en vue d'un but déterminé; ils sont ordonnés d'avance pour résister à la corruption de la matière, pour l'isoler et la rejeter quand elle est corrompue. La notion du but à atteindre explique le choix et l'efficacité des moyens.

Reconnaître ainsi aux mouvements une direction précise, ce n'était rien moins à ses yeux que légitimer la médecine. Mais en professant, comme un axiome fondamental, que l'activité vitale ne procède pas au hasard, qu'elle tend sans cesse et avec ordre à la conservation de l'individu ; il allait tomber dans la faute qu'il reprochait à ses adversaires. Le mouvement et sa direction étaient encore isolés l'un de l'autre et considérés à tort comme deux êtres réels et indépendants.

Stahl était assez philosophe pour ne pas ignorer les principes de la logique. Il savait que les notions abstraites n'ont d'autre existence que celle que l'esprit a le droit d'attribuer à ses conceptions. Ce ne sont pas des choses, mais des idées. Il nous est permis de les détacher et de les mettre à part pour les usages de l'analyse, mais provisoirement et sous toutes réserves. Le but et le mouvement sont deux de ces termes incomplets, qui empruntent d'ailleurs leur réalité et ne la tiennent pas d'eux-mêmes. La fin suppose le mouvement, et le mouvement suppose une cause. Il ne peut être sa cause à lui-même, parce qu'il n'a pas d'existence absolue mais qu'il est seulement l'intermédiaire obligé entre la force et son effet. Que si on s'arrête à lui sans remonter plus haut, on lui prête gratuitement une réalité *substantielle* qu'il n'a pas. Il est donc nécessaire de ne pas s'en tenir là, mais de s'élever jusqu'à la cause essentielle, principe véritable de l'activité, où l'intelligence se repose satisfaite, parce qu'elle reconnaît une existence indépendante et qu'elle s'est soumise à l'axiome : *Ubi finis ibi agens.*

Qu'on me pardonne cette excursion métaphysique. Je puis dire avec Stahl, dans son énergie qu'il emprunte à notre langue : *non laboro pruritu abstractos conceptus urgendi*, je n'ai pas la démangeaison des conceptions abstraites, mais elles étaient ici une introduction nécessaire.

Stahl se mit donc à la recherche de l'agent qui produit à la fois et le mouvement et sa direction, et sans lequel ils ne seraient que des abstractions de l'esprit.

Trois êtres se présentaient à lui comme actifs, dans toute la valeur du mot : Dieu, l'âme et le corps (1). Le corps, qui n'a qu'une activité transmise et passagère, fut exclu. Dieu, cause première, seule cause d'où tout part, où tout revient, dernier terme atteint par la raison, était bien le véritable principe; mais sans que nous remontions jusqu'à son immensité, il nous a laissé, comme à moitié chemin, un être qui tient de lui son activité et ses attributs, qui tient du corps ses limites et des obligations particulières. Le principe de l'activité vitale, c'est l'âme.

Voilà comment Stahl fut conduit par la raison à proclamer la suprématie de l'âme, ce dogme dont on a répété le nom sans en approfondir le sens, et qui nous a été transmis d'historiens en historiens, comme ces inscriptions des peuples primitifs dont on sait qui les a tracées, sans savoir ce qu'elles veulent dire.

Une fois l'âme établie dans son gouvernement, tout reste encore à démontrer. Les arguments métaphysiques ne suffisent pas à entraîner toutes convictions. Si les hommes supérieurs, dont la pensée a des ailes, vont vite, les penseurs à pied prennent de plus longs chemins; ils hésitent, ils doutent et ne veulent s'avancer qu'appuyés sur des faits observables.

Pour connaître jusqu'à quel point les faits confirment la théorie, il convient d'examiner successivement les propriétés du corps vivant et celles de l'âme. Ce double examen conduit naturellement à la discussion des preuves et à l'entière intelligence du système. Quant à l'influence de la doctrine sur le traitement des maladies, elle doit être étudiée longuement, mais seulement appréciée en dernier lieu. Ce sont des arguments qu'on réserve, parce qu'à eux seuls il appartient de décider du sort des théories médicales.

L'étude du corps dans ses rapports avec l'âme ne nous apprend rien que nous n'ayons déjà signalé. En effet, tout rentre dans cette

(1) *De Mixti et vivi corpor. vera diversit.*

idée fondamentale que le corps a besoin d'une force capable de résister aux causes de dégénérescence qui l'environnent. S'il en est ainsi et que le corps trouve dans le mouvement l'acte qui le conserve, il a dans le moteur une puissance à laquelle on doit rapporter la persistance de la vie.

L'autre question plus importante et plus difficile à résoudre est celle de la nature de l'âme.

Quand nous considérons l'âme et ses attributs incontestables, le premier caractère qui nous frappe, c'est qu'elle est dans le corps et avec le corps. Ou cette union n'est qu'une sorte de juxtaposition qui laisse à chacune son indépendance, comme le veut Leibnitz; ou c'est, au contraire, une jonction intime, et alors tous deux doivent avoir des propriétés communes. Le corps emprunte de l'âme et son but et son activité; l'âme tient du corps des nécessités auxquelles elle ne peut se soustraire.

Associée à un être fini, elle n'a rien sous sa puissance que le fini. La preuve en est qu'elle semble saisie d'effroi devant l'infinité; elle se recule comme d'un précipice, et se réfugie dans les notions restreintes qui ne dépassent plus la limite des choses corporelles. La pensée, la mémoire, n'embrassent même pas le multiple. Forcées de simplifier, de décomposer, pour s'appliquer successivement à chaque partie, elles ne laissent, pour ainsi dire, les idées traverser qu'une à une.

L'acte suprême de l'âme, celui de penser, participe également des attributs du corps. L'idée, pour être distincte, a besoin d'avoir un nombre, un lieu ou des limites, une figure. Bien plus, l'âme est obligée, afin de coordonner ses idées ou de les comparer entre elles, de se les représenter sous les apparences matérielles les plus grossières. Elle n'a la conception d'une forme qu'en se la figurant visible, elle ne conçoit une grandeur que si ses sens peuvent la toucher.

Ainsi par l'intelligence, l'âme humaine est enchaînée au concret, c'est-à-dire à ce qui constitue l'essence même du corps. Par le désir et ses conséquences, elle ne lui échappe pas d'avantage : non-seule-

ment l'âme est occupée aux choses corporelles, mais elle y aspire et se réjouit de les posséder.

L'âme, telle que Stahl la conçoit, ne se tient donc pas en dehors de ce monde, inutile aux usages de la vie, sans lien véritable avec la matière qu'elle habite. Active par essence, aussi bien que la matière est passive, elle ne concentre pas ses facultés dans la contemplation des êtres spirituels, et, le voulût-elle, les conditions mêmes de la pensée ne le lui permettraient pas. Le corps ne lui a pas été donné comme un compagnon muet, comme le geôlier de sa prison terrestre, mais pour qu'il fût le but et le moyen de son développement. Obligée de recourir à des intermédiaires matériels, l'âme ne peut avoir d'intelligence sans les sens, de volonté sans les organes locomoteurs.

Par contre, elle se sert de tous ces instruments à son gré, et leur impose ses conditions. Si l'objet qui frappe les sens ne la trouve pas disposée à l'accueillir, c'est en vain qu'il excite nos organes, l'esprit n'en tient nul compte. Lui plaît-il de reproduire ou de prolonger la sensation, elle en est aussi libre que de la suspendre. La mesure et la proportion dans les actes corporels sont donc de son domaine; rien autre qu'elle ne saurait les régler. Pour confirmer la puissance de l'âme, il aurait suffi d'en appeler à l'expérience la plus vulgaire, au témoignage des passions. Qui ne sait, en effet, les troubles qui suivent la colère, la joie, la terreur et dans l'ordre de nos pensées, et en même temps dans les fonctions de nos organes.

Toutefois Stahl ne s'en tint pas là. Ce ne fut pas assez pour lui d'avoir rapporté les mouvements corporels à leur véritable cause, s'ils devaient seulement y gagner la raison de leur existence. Il avait constaté l'existence du principe actif de sa nature, il avait fait de la science de l'être vivant une science à part. Les forces vitales n'étaient plus livrées aux explications du mécanisme, les plus dangereuses des hypothèses, parce qu'elles satisfont l'esprit en l'abusant. Mais à l'imprévu des réactions extérieures, n'allait-il pas substituer les vagues entraînements des sentiments et des instincts? Stahl fit un dernier effort qui couronnait sa théorie. L'âme n'agit pas comme une

force dont on ne connaît la puissance qu'en en mesurant les effets : sa mission, son but qu'on sait d'avance, c'est la pensée ; elle n'existe qu'à la condition qu'elle pense, dans la contemplation comme dans l'action, soit qu'elle s'élève aux régions les plus hautes, soit qu'elle anime le moindre de nos organes. La raison lui a été dévolue en même temps que la pensée, comme un maître dont elle ne se sépare pas sans danger, et qui cherche toujours à ressaisir ses droits. Tout dans les actes de l'âme se soumet à cet empire et le corps lui obéit, qu'on veuille ou non le reconnaître. La régularité qui préside à la vie, établit l'unité dans les fonctions, est aussi bien le résultat de la raison que l'ordre par lequel s'harmonisent les facultés de l'intelligence.

Nous regardons comme évident, dit-il, que l'âme doit avoir une connaissance particulière et acquise de ses organes. Elle doit connaître non-seulement leur manière d'être spéciale, à l'occasion d'un acte déterminé, mais encore leur aptitude générale et leur capacité pour le mouvement. C'est à cette condition qu'elle peut les diriger suivant ses libres intentions. A cela on oppose que l'âme semble étrangère à de telles notions, qu'elle n'a aucune conscience de son concours, ce qui ne saurait être si elle intervenait dans toutes ces choses.

Stahl répondit à l'objection par des faits. Parmi les actes que l'âme dirige et auxquels la volonté préside, de l'avis de tous les hommes, il en est un grand nombre qui ne peuvent se produire sans une connaissance exacte de la disposition des organes. Toutes les fois qu'il s'agit de régler un mouvement en vue d'un but défini, de mesurer l'effort nécessaire pour franchir un fossé, pour lancer un objet à une distance prévue, suivant une ligne et sur un point marqué, comment expliquer le merveilleux accord entre les contractions musculaires et l'effet à produire ? D'ailleurs la conscience n'est pas un témoin incessant qui marche toujours de compagnie avec nos idées. L'âme ne pense qu'une chose à la fois, et quand elle a conscience, elle se rend témoignage du résultat de sa pensée, et non pas de l'acte même en vertu duquel elle pense. Autrement, comment expliquer la distinction si vraie et si profonde qui sépare la raison du raisonnement. La

véritable conscience, quand l'activité de l'âme se traduit par des mouvements organiques, et non plus par des phénomènes intellectuels, n'est-elle pas dans nos sens? S'il est nécessaire que nous n'ignorions point ce que nous avons fait, le tenir d'une source ou d'une autre importe peu, l'apprendre deux fois serait au moins inutile.

Tel est, reproduit à grands traits, le tableau que Stahl a tracé de l'âme humaine. Préoccupé sans cesse du désir d'assurer à la pathologie des fondements solides, il n'édifia sa théorie que dans des vues d'amélioration médicale. Les propriétés de l'âme qui ne s'accordent pas avec les exigences corporelles, les forces qui n'ont pas leur emploi physiologique, furent reléguées au second plan; peut-être même finit-il par les contester plutôt que par les oublier volontairement. On serait tenté de le croire en le voyant résumer l'activité de l'âme et sa direction dans cette loi : «De anima hoc unum scimus et nihil «aliud, quod, quibuscunque suis actionibus, occupata sit circa affec «tiones corporum.»

Leibnitz avait été frappé de la tendance des doctrines qu'il combattait. Je crains, disait-il, que l'âme ne soit ainsi rendue corporelle et mortelle (1). Et de fait, si l'âme était douée des seuls attributs dont Stahl a tenu compte, elle appartiendrait au monde matériel autant, au moins, qu'au monde des idées. Ainsi, tandis qu'il était condamné par les médecins comme un spiritualiste intolérant, Stahl était vivement suspecté de matérialisme par les métaphysiciens!

En résumé, l'être vivant diffère par sa composition intime des êtres inorganiques. Comme ses affinités naturelles sont insuffisantes, le mouvement lui a été donné pour résister à la dissolution qui le menace. L'âme est l'origine première de ces mouvements conservateurs; la raison les guide vers leur but commun qui est la vie. Préposer à l'organisme une force intelligente, ce fut renverser d'un seul coup bien des systèmes fermement assis, puisque leurs ruines mêmes sont en-

(1) *Negotium otiosum*, etc., 1720.

core imposantes. Le fluide nerveux et les esprits animaux, l'archée de Van Helmont, les qualités occultes, ces inventions moitié mécaniques et moitié sensitives, disparurent de la science, chassées au nom du vitalisme. Avait-on besoin de tels intermédiaires quand le mouvement servait de transition entre le principe actif et les organes?

Stahl, il faut en convenir, fut moins heureux près des mécaniciens, qu'il ne l'était avec les médecins philosophes: pas un ne se convertit à sa doctrine. Il n'avait d'ailleurs aucune des qualités par lesquelles on triomphe de ses adversaires déclarés. Penseur profond, esprit âcre et systématique, il n'usait ni dans l'attaque ni dans la réplique des moindres précautions oratoires. Son génie se prêtait mieux aux luttes violentes qu'à la diplomatie scientifique. Les systèmes qui se contredisent s'améliorent les uns par les autres, mais au prix de mutuels sacrifices. Il n'y a que les transitions ménagées qui entraînent les esprits sur leur pente facile; et cette espèce de désertion par laquelle on passe, armes et biens, dans le camp des ennemis, répugne aux hommes de science aussi bien qu'aux soldats. Stahl ne fit aucune concession, il était trop convaincu. Sa théorie, en outre, était longue et abstraite, il fallait presque le dévouement d'un ami pour la méditer, et la persévérance d'un adepte pour la suivre pas à pas dans ses applications: on aima mieux la juger sur son nom que sur ses œuvres. On confondit alors toutes les distinctions qu'il avait proclamées, dans une unité mensongère, et, comme si on souhaitait que la théorie n'eût qu'une tête pour l'abattre plus vite, on n'en reconnut qu'une.

Il avait déclaré que l'âme est la cause et le régulateur des mouvements qui s'accomplissent par elle et pour elle. Il avait considéré l'organisme comme un instrument matériel entièrement soumis aux lois de la matière, et ne leur échappant que momentanément par l'intervention incessante de l'activité de l'âme. Il avait, en un mot, tenu pour légitime la dualité des éléments constitutifs de l'être organisé, en faisant à chacun sa part. On l'attaqua, on le combattit comme un animiste pur qui nie tout ce qui n'est pas l'âme et tombe ainsi dans un abîme d'extravagances. Alors, comme ses définitions du corps et de

l'âme ne s'accordaient guère avec une semblable exclusion, on les remplaça par ces vagues données qui circulent encore et ont acquis, à force de se redire, une sorte d'authenticité.

Je m'abtiens de tout jugement sur la vérité des opinions de Stahl; mais dans une expositionconsciencieuse, eût-on déposé les droits de la critique, c'est un devoir de faire ressortir les fausses interprétations et les explications trompeuses qu'on substitue aux véritables opinions du maître.

On a vu, jusqu'à présent, sur quel plan s'élève, suivant Stahl, le vaste édifice de la vie, mais en traçant les grandes lignes, il n'a pas fait la faute, qu'on lui reproche, d'omettre les détails. Un philosophe qui ne gardait de l'âme que les facultés qui peuvent intéresser le corps, n'aurait pas été assez inconséquent pour s'en tenir à des abstractions sans utilité pratique. C'est une sotte gloire, disait-il après Cicéron, que celle qui s'acquiert par des œuvres inutiles, et il en était persuadé.

L'homme n'est pas cet être un et invariable que nous avons supposé, en raisonnant à la manière des physiciens qui, pour la facilité de leurs calculs, réduisent la matière à des points géométriques. Il a ses exceptions, ses maladies, ses variétés d'individus, de tempéraments et de races. Et de même que les formules abstraites du pendule ne sauraient à elles seules fonder l'art de l'horlogerie, de même des considérations si hautes ne peuvent suffire au médecin.

Nous allons donc successivement descendre de la théorie jusqu'aux applications médicales, en marchant ainsi vers des lois de moins en moins compréhensives.

## III.

Le corps, dans la santé parfaite, obéit régulièrement à l'impulsion du moteur. Organisé pour permettre à la pensée, dernière fin de l'activité humaine, son libre développement, il la seconde par ses mouvements, et lui fournit des organes toujours prêts à remplir leur fonction. Mais bientôt des obstacles s'élèvent, l'harmonie ne se maintient

pas telle qu'elle fut établie par la nature, et l'économie ne suit plus sans effort ses règles accoutumées. La santé résultait de l'intégrité des deux éléments dont l'homme se compose et de leur accord ; du moment que l'âme ou le corps est altéré, l'équilibre est rompu et la maladie fait son entrée.

L'étude des désordres morbides appartient à la fois au naturaliste et au médecin, mais à des conditions différentes. Le premier cherche à satisfaire sa louable curiosité en analysant les modifications dont la matière organisée est susceptible. Qu'il divise ou qu'il compare, qu'il classifie ou qu'il décompose, la science ne lui impose pas d'autres obligations que celle d'étudier et d'approfondir, d'autre nécessité que celle d'observer avec exactitude et de conclure sans hypothèse. Le médecin ne poursuit pas un semblable but, il n'apprend pas pour savoir mais pour guérir. Quoique tous deux s'appliquent au même objet, ce n'est pas dans une même pensée. Pour le médecin, les phénomènes n'ont de valeur que par leurs rapports avec le rétablissement de la santé, et la subordination se fait toujours en vue du traitement.

Étudiée au point de vue médical, l'histoire des causes, des effets, de la durée ou de la gravité des maladies embrasse deux ordres de considérations. Quelle part doit-on réserver au corps dans la production des troubles maladifs ? quelle influence est-il juste d'attribuer à l'âme ?

A ne tenir compte que de sa constitution moléculaire, le corps est soumis continuellement à l'action de causes perturbatrices. Sa composition n'a aucune de ces garanties de fixité dont les substances minérales sont richement pourvues. Abandonné à lui-même ou plutôt à ses affinités chimiques, il doit se décomposer rapidement. En effet, dans le milieu où il était placé durant la vie, sans que rien soit changé à la nature, à l'énergie ou à la quantité des agents qui l'entourent, il passe en peu de temps par tous les degrés de la dissolution cadavérique. La vie n'avait pourtant pas neutralisé l'influence des agents extérieurs : c'est toujours le même corps au regard du chimiste, et

cependant, avant la mort, il demeurait impunément où le cadavre se putréfie.

D'autres forces avaient donc fait taire, au moins pour un temps, ses tendances à la décomposition, mais elles n'avaient pu les supprimer. Le corps est resté soumis à une loi qu'il ne subit pas : *corruptibilis non corruptus.* Quelles que soient les puissances qui suspendent provisoirement la corruption, elles cèdent devant les réactions imprévues et violentes : ainsi s'explique l'action des poisons énergiques, des corrosifs, de toutes les substances, en un mot, contre lesquelles rien n'a été préparé, parce qu'elles sont en dehors des conditions ordinaires de la vie. Les liquides répandus dans l'organisme, moins résistants après la mort, sont également, durant la vie, plus sollicités à la décomposition. L'effort qui les en préserve doit donc être plus souvent insuffisant.

Ainsi par sa constitution, le corps est merveilleusement disposé à rompre l'équilibre en sa faveur et à donner accès à la maladie. L'altération morbide n'est pas un fait exceptionnel ; elle serait plutôt la règle, et le sphacèle, cette image terrible de la mort chez l'homme vivant, deviendrait un phénomène naturel, à ne considérer que les affinités moléculaires.

Est-ce à dire, parce que ces altérations jouent un si grand rôle, que le médecin doive demander à la science des transformations matérielles le secret des maladies ? Non ; et pourtant, qu'on se le rappelle, celui qui récuse la chimie l'a presque dominée jusqu'à Lavoisier, comme Aristote domina la métaphysique jusqu'à Descartes (1). Les sciences naturelles analysent et classent des produits ; jamais elles ne rendront compte des phénomènes essentiels par lesquels se conserve la vie et s'opère la guérison. Elles n'expliqueront pas en vertu de quelles lois le corps chasse hors de lui les éléments nuisibles, et rassemble son activité pour précipiter leur expulsion. Elles ne diront pas davantage

(1) *De Alienis a medicina arcendis.*

comment il se fait que certaines maladies reviennent à des périodes fixes alors qu'aucune réaction nouvelle n'a modifié périodiquement les organes. Le temps que met la maladie à parcourir ses périodes, l'ordre régulier qu'elle suit, ne seront pas pour elles d'une interprétation plus facile.

Si les compositions et les décompositions successives sont l'unique origine des désordres morbides, pourquoi les maladies sont-elles si rares que des hommes vivent des mois et des années sans en être atteints? Tous devraient y être sujets au même degré, du moment que, composés d'éléments analogues, ils se trouvent en présence des mêmes réactions. Or, sur cent individus placés dans des conditions semblables, combien en trouve-t-on qui soient influencés de la même manière? Enfin, et pour compléter le tableau des *desi derata* impossibles à satisfaire, d'où vient que les passions vives troublent la santé et modifient si profondément la crase des humeurs?

Oui, des combinaisons variées, incessantes ont lieu; les produits des sécrétions, les matières rejetées de l'économie sont modifiées; mais, comme toujours, une force supérieure a dominé toutes les réactions. Elle a choisi parmi les molécules, dirigé les unes vers un organe, détourné les autres; elle a provoqué leurs effets en les mettant en présence, et ce n'est pas par une simple loi d'affinité chimique que le sang a versé du suc gastrique dans l'estomac, de la bile dans le foie, des larmes sur les yeux.

La texture anatomique du corps vivant, poursuivie aussi loin que nos sens le permettent, ne paraissait pas à Stahl devoir contribuer davantage à l'amélioration de la médecine. Les motifs qu'il indique ne sont pas de ceux qu'on reproduirait volontiers de notre temps. L'avenir apprendra lequel a raison des micrographes ou du professeur de Halle (1).

Stahl réprouvait ces empiétements scientifiques, et les combattit

(1) *Progr. de superfluis anatomicis*, etc.; 1696. — *De Alien. a medicin. arcendis.*

avec persévérance en toute occasion. C'est que la médecine lui semblait une science indépendante capable de se suffire à elle-même. Il ne voulait pas qu'elle devînt à la longue un ensemble de notions précaires rassemblées de toutes parts, et que le praticien se hâte d'oublier au lit du malade. Ni la physique ni les autres sciences naturelles n'ont mission pour la remplacer; elles n'usurpent ses droits qu'au détriment de la santé ou de la guérison. Leur moindre défaut est d'occuper l'intelligence à des études étrangères. Elles introduisent sourdement dans la méthode médicale une erreur, la plus compromettante de toutes, celle de substituer à l'observation faite en vue du traitement leurs principes trop généraux. On se préoccupe alors de ce qui peut arriver, et non de ce qui arrive : *quod fieri possit non quod fieri soleat.*

Ainsi, en même temps que Stahl proclamait l'excellence, la nécessité même de la théorie, il repoussait énergiquement l'introduction d'une vague possibilité au lieu de la réalité des faits : c'est par respect pour l'observation médicale qu'il combattit l'application hasardée des sciences naturelles aux malades. Quelle que soit l'erreur qui déplace la vérité, qu'elle vienne des rêveries philosophiques ou des conclusions des savants, elle est également funeste. On se tient volontiers en garde contre la première, on oublie trop peut-être qu'il faut se garder de la seconde.

Stahl, qui cherchait à fonder une pathologie curative, s'en enquit donc ailleurs qu'auprès des connaissances accessoires. Le corps, en tant que composé, lui rendait un compte insuffisant de la vie et de ses altérations. Il s'adressa à l'autre principe, et sa question fut celle que nous avons réservée : Quelle part le médecin doit-il attribuer à l'activité de l'âme dans la production des maladies et dans leur guérison?

La conservation de la vie n'a lieu qu'en vertu de la résistance opposée par l'élément actif à la décomposition de l'élément matériel. L'acte conservateur s'accomplit par l'intermédiaire d'organes ou d'instruments matériels. Le principe actif doit mettre en œuvre (*actuare*) les instruments, de manière à parvenir au but qu'il veut atteindre. Cette mise en œuvre, c'est le mouvement. En se pénétrant de ces données

fondamentales qui résument le système, on est conduit à la définition de la maladie telle que Stahl se la représente : c'est, dit-il, une perversion ou une perturbation *matérielle* ou *formelle* des mouvements dans leur vivacité, leur force, leur ordre et leur proportion (1).

Le médecin doit s'attacher avant tout à l'étude des mouvements qui se produisent et se manifestent chez le malade : leur importance est la conséquence naturelle du rôle qu'ils ont à remplir dans l'état de santé. Par eux le corps résiste à la dissolution ; ils fournissent aux réactions chimiques des matériaux d'élection qu'ils transportent et mettent en présence ; ils sont, en un mot, l'expression directe et la cause prochaine de la vie.

Dans l'ordre pathologique, ils n'ont pas une moindre valeur. Si le mouvement conserve et entretient la composition des humeurs par la circulation du sang, la sécrétion des divers fluides, l'excrétion des parties inutiles, il contribue par les mêmes moyens à troubler comme à rétablir l'ordre nécessaire à la santé. Ce n'est pas dans les mouvements qu'il faut chercher l'unique origine de la maladie, mais les entraves apportées à leur exercice sont les premiers symptômes qui révèlent au médecin l'intervention d'une cause de désordre. Avant que le mal soit consommé, que l'affection ou la lésion organique ait acquis droit de domicile, ils l'annoncent, la dévoilent, et permettent de la prévenir. A ce titre, leur étude est le vrai fondement de la médecine qui s'applique à guérir. En consultant seulement les produits altérés, on arrive à cette prévoyance tardive qui laisse croître la maladie pour mieux asseoir son diagnostic. Singulière aberration des écoles naturalistes qui, regardant la maladie comme un objet de savantes recherches, attendent patiemment son entier développement, afin d'en préciser les caractères.

Stahl, qui n'entendait pas ainsi la méthode médicale, réserva la place d'honneur à la connaissance approfondie des mouvements. Il érigea en

(1) *Dissert. sistens sciagraphiam pathol. med.*, resp. Fischer; 1711.

système ce que l'expérience, avant lui, avait réduit en pratique, et commença la médecine par la circulation, de la même façon que les médecins commencent leurs visites en interrogeant le pouls.

Le premier pas était donc fait. De même que les phénomènes physiques ou chimiques n'expliquent pas la vie, de même ils ne suffisent pas à l'histoire des maladies; mais Stahl ne s'en était pas tenu à ces deux lois, que le corps se désorganise et que le mouvement maintient son homogénéité, il avait voulu qu'une intelligence prévoyante réglât toutes choses pour le but final : vivre et penser. Or, cette âme abandonnera-t-elle le corps qu'elle devait protéger? Se retirera-t-elle devant la maladie au moment décisif? S'il en est ainsi, que sert au médecin d'avoir reconnu son empire?

Stahl ne pouvait reculer devant l'application pathologique de sa doctrine générale, ou plutôt, comme la doctrine était née d'une étude approfondie des phénomènes morbides, comme elle avait pour seul objet l'amélioration de la médecine, il la poursuivit naturellement jusque-là.

L'expérience, et l'observation des malades faite au point de vue du traitement, mais seulement à ce point de vue, nous apprennent quelle résistance l'âme oppose aux invasions de la maladie. Après avoir étudié l'une après l'autre toutes les impressions ressenties par l'organisme dans les diverses phases de chaque affection, qu'elle guérisse ou ne guérisse pas, de leur comparaison attentive, Stahl déduisit ce principe : Une force raisonnée lutte sans cesse contre les causes morbifiques, et manifeste son intervention par des mouvements. La pathologie spéciale fut toute consacrée à la démonstration par les faits particuliers de la loi générale. Je ne puis, on le comprend, suivre pas à pas chacun des points de cette démonstration, ce ne serait plus analyser, mais traduire. Faute de produire les preuves à l'appui, du moins essayerai-je de faire comprendre l'idée théorique dans son véritable sens.

Si tous les symptômes, ou plutôt tous les phénomènes de la maladie, sont nuisibles, s'ils ne sont que la conséquence fâcheuse du

trouble intérieur, tous sans distinction doivent être combattus, car leur amendement graduel ou subit mesure celui du mal (1). Ainsi vous arrêterez l'éruption au début d'une rougeole par les réfrigérants, la diarrhée initiale des dothinentéries par les astringents ou l'opium. Les narcotiques vous seront en aide contre chaque douleur; vous guérirez tout, en un mot, excepté le malade. Pas un homme de sens n'oserait hasarder de pareilles extravagances: mais alors, et pour être conséquent, il faut admettre qu'il y a un choix à faire entre les phénomènes anormaux, que les plus pénibles ne sont pas toujours les plus graves, qu'il en est de respectables, et plus encore, dont le médecin doit hâter la venue. Cependant, ni les vomissements, ni la diarrhée, ni les douleurs, ne sont l'état sain pour personne. Il existe donc deux sortes de symptômes : les uns qui résultent de la maladie, les autres qui préparent sa guérison.

Telle est la conclusion de Stahl quand, avec les anciens, il pose en face de la maladie une force en lutte avec elle; ajoutez que la force qui tend à un but et y parvient, qui varie ses moyens pour l'atteindre, est une force raisonnable, et vous aurez exactement reproduit sa pensée.

Comme il n'avait pas reconnu d'acte vital possible sans un agent vivant, il n'accepta pas davantage un mouvement ordonné vers une intention finale sans un principe qui le produisît et le dirigeât. L'âme revint donc tenir dans la pathologie la place qu'elle avait occupée dans la science physiologique. Elle fut le maître suprême des résistances contre la maladie.

De cette doctrine, il résulte que la lutte contre les éléments maladifs doit se ressentir des dispositions particulières de l'intelligence. La résistance, en effet, participe des attributs de l'âme en ce que, soutenue par un être raisonnant, elle est raisonnée elle-même; elle subit également l'influence des caractères individuels, et la guérison des maladies se fait à des conditions différentes, suivant les tempéraments psychologiques.

---

(1) *De Paradox. med. præcip.*, resp. Gehler; 1710.

Quel que soit le procédé qu'elle emploie, toujours est-il que l'âme s'oppose à la désorganisation par des actes ordonnés dans un but et proportionnés convenablement pour y parvenir. On doit donc distinguer dans la maladie deux choses différentes, on pourrait presque dire contraires :

1° Les mouvements exagérés ou entravés par l'altération des solides ou des liquides ;

2° Les mouvements provoqués spontanément par l'agent vital en vue de la guérison.

La confusion de ces deux ordres de phénomènes est le plus grand obstacle aux progrès de la médecine. Elle conduit le médecin à diriger ses efforts contre des accidents dont il devrait plutôt se féliciter. Les faits perdent leur valeur curative ; les amis deviennent des ennemis ; tout est désordre et perversion. Ceux qui, vitalistes à la manière de Stahl, croient à l'existence de la force curatrice et à celle des actes qui rappellent la santé, comprendront sans peine quelle énorme importance il attache à la séparation des mouvements qui sauvent et de ceux qui tuent. Ce n'est pas, du reste, chose facile de ne se point méprendre et de discerner partout l'utile du nuisible : il n'est aisé nulle part d'être un esprit infaillible. Ici les occasions d'errer sont nombreuses et la vérité passe à l'erreur par des nuances mal tranchées.

L'objection la plus répétée que subit la doctrine de l'âme conservante et guérissante fut celle-ci : s'il existait un gardien actif vigilant, comme on le suppose, l'homme ne devrait jamais être malade ni mourir. Cela revient à dire qu'il n'y a pas eu de défense si les assiégés ne sont pas restés vainqueurs, ou qu'un homme raisonnable ne peut cesser d'avoir raison.

Stahl n'insista pas sur les attaques venues de ce côté. Il n'expliqua jamais la mort et n'y songea même pas. Il lui suffisait que ce fût une de ces réalités dont les médecins ne doutent guère. La fameuse sentence *omnis homo morbus* (1) lui paraissait contredite par l'expérience

(1) *Dissert. de infrequentia morbor. personali*, resp. Juch ; 1797.

de tous les jours ; il n'en appelait contre cet argument qu'à la clientèle de plus d'un de ses confrères et au nombre des malades par rapport à celui des hommes sains. Sans attendre qu'on lui en fît un devoir, il appuya fortement sur les excès auxquels la force vitale se laisse trop souvent entraîner ; il montra comment des mouvements institués, à l'origine, dans une vue bonne et louable, dépassaient le but ; à quelles extrémités dangereuses les réactions pouvaient être emportées. Le médecin aura donc à réprimer, mais non pas à supprimer dans ces circonstances ; dans d'autres, au contraire, la résistance péchera par défaut et réclamera des excitations artificielles.

Deux empêchements viennent surtout traverser les efforts de la nature : c'est d'une part, la constitution morale primitive ou acquise du malade, et de l'autre, l'habitude (1). L'esprit s'accoutume à des efforts utiles dans le principe, inutiles ou dangereux lorsqu'ils sont répétés sans motif. L'habitude, ce grand caractère qui suffirait à lui seul pour distinguer l'être vivant, ne pouvait échapper à la sagacité vitaliste de Stahl et passer inaperçue au milieu des lois qui président aux mouvements de l'âme.

Le rôle de l'âme dans les maladies est donc celui que les anciens assignaient vaguement à la nature médicatrice. Elle tâche de surmonter le mal pour laisser le champ libre aux fonctions de tous les organes. Insuffisante dans un grand nombre de circonstances, toujours impuissante dans la vieillesse, elle trouve encore en elle-même des obstacles redoutables. Sa mission s'accomplit sans qu'elle en ait conscience ; et les moyens dont elle dispose sont resserrés dans d'étroites limites. Il ne lui est donné de rien créer ; les instruments sont là, son pouvoir se réduit à les mettre en œuvre. Si, par eux, elle rétablit la santé compromise, sans intervention étrangère, quelque nom qu'on lui donne, l'âme est le promoteur de la guérison.

(1) *Dissert. de consuetudinis efficacia generali...*, resp. Jung. ; 1705.

Tel est le sens exact de la pensée de Stahl. La plupart des élèves ont été plus loin que le maître. Ils ont exalté les vertus curatives de la nature, et n'ont vu dans tous les symptômes que des signes de son activité. C'était sacrifier une vérité à une vérité pour ne recueillir qu'une erreur grossière. Stahl n'a jamais fait cette faute que lui reprochaient déjà les critiques de son temps. Aurait-il mis tant de soin à noter dans chaque fait les moindres apparences de chaque ordre de symptômes? Il eût fait, comme tout le monde, de la médecine aisée en racontant une à une et sans distinctions les choses qu'il avait vues.

En résumé, la théorie des mouvements, au point de vue pathologique, est pour Stahl la vraie théorie médicale, celle qui conduit à la guérison. L'observation clinique en est la source exclusive; on ne saurait puiser à une autre, ni récuser au profit d'explications préconçues les enseignements qu'elle nous donne. L'expérience peut seule nous découvrir le sens caché des symptômes et nous apprendre comment procèdent les efforts de la nature, à quels signes ils se reconnaissent, à quels caractères on jugera de leur légitimité ou de leur succès. Si le médecin trouvait ailleurs que dans l'observation des malades des phénomènes identiques, s'il existait une science toute faite prête à s'adapter aux événements de la maladie, il serait logique d'y recourir. Mais, comme vivre est une chose sans analogues, ce n'est que par sophisme ou par erreur qu'on transporte dans la pathologie des connaissances empruntées à la science de ce qui ne vit pas. La médecine a donc le droit, disons plus, le devoir d'être elle-même, parce que son objet appartient réellement à elle seule. Le médecin fait sagement de s'aider, à l'occasion, des sciences accessoires, mais il aurait tort d'oublier en empruntant qu'il a son juste patrimoine.

De ces principes sont sorties des idées élevées et pratiques sur la forme, la marche, la transmission, les métamorphoses et le pronostic des maladies. Mais avant d'exposer leurs conséquences, il est nécessaire de préciser la nature et les manières d'être des diverses sortes de mouvements.

## IV.

Le sang est l'élément essentiel de l'organisme; non-seulement il fournit leurs matériaux à toutes les sécrétions, il entretient par ses mouvements la chaleur animale, mais encore il est le principe d'une foule d'actes physiologiques nécessaires à la vie. L'importance des fonctions qui lui sont dévolues donne facilement à prévoir quel retentissement ses moindres altérations ont dans toute l'économie.

Il était donc nécessaire que sa composition normale fût préservée de toute atteinte, et la nature à rempli ce but par son moyen accoutumé, à savoir le mouvement. Le sang est plus mobile qu'aucun des fluides répandus dans l'économie; il n'a pas de réservoir où, comme les autres, il puisse demeurer en repos; le moindre arrêt dans sa progression est suivi d'accidents plus ou moins graves.

Le cœur lui communique la première impulsion, et par ses contractions régulières, il lui imprime des mouvements égaux que les artères continuent. Si les veines qui ramènent le sang à son point de départ s'abouchaient directement avec les extrémités artérielles, la systole d'un organe central suffirait pour expliquer la circulation. Un tissu intermédiaire placé entre les dernières artérioles et les plus petites ramifications des veines, ne permet pas de rapporter à cette impulsion unique le cours du fluide sanguin. En outre, des phénomènes locaux, indices d'un afflux plus considérable, viennent contredire l'uniformité du mouvement circulatoire. Les congestions qui se portent tantôt sur un point tantôt sur autre, qui se transforment, s'augmentent ou diminuent sans que les pulsations du cœur y correspondent, ont nécessairement une autre cause. Or, comme ces variations dans le mouvement et la quantité du sang que reçoivent les organes sont la conséquence ou l'origine d'un grand nombre d'états pathologiques, il importe de s'en rendre un compte fidèle.

Stahl a consacré plusieurs de ses écrits (1) à la théorie des mouvements et des congestions partielles; c'est même par leur étude qu'il a véritablement débuté dans la science. Les résultats auxquels il est parvenu lui semblaient son premier titre de gloire et méritent par cette seule considération un sérieux examen.

Nous avons vu qu'entre les artères et les veines s'interpose un tissu spongieux et perméable. D'une autre part la circulation générale ne peut rendre compte des inégalités qui s'observent dans l'afflux du sang vers quelques points. Il existe donc, outre la circulation par les vaisseaux, un transport du sang au travers du tissu intermédiaire; la marche du fluide dans ce milieu, d'une texture particulière, ne se fait pas conformément aux seules contractions du cœur.

Pour que le sang soit transmis des artères aux veines, il faut que la substance poreuse qu'il est obligé de traverser oppose une certaine résistance; autrement elle deviendrait le siége d'une congestion permanente : l'impulsion systolique n'aurait plus la force de pousser le liquide jusqu'aux orifices veineux.

La résistance qui convertit, pour ainsi dire, en canaux provisoires les mailles du tissu intermédiaire est produite par la tension de ses fibres ou par ce que Stahl appelle leur tonicité (*tonus*).

Cette tension n'est pas toujours égale, car alors la circulation se continuerait sans être en rien modifiée. Elle est soumise, même dans la santé, à des variations légères mais continuelles que Stahl a désignées sous le nom de *motus tonicus* ou *motus tonico-vitalis*. Ainsi, durant le sommeil, la tonicité générale diminue parce qu'aucun effort de la volonté n'est là pour la soutenir. Sans que le pouls s'accélère, la peau est moite, plus chaude et plus rouge; les vaisseaux superficiels sont plus apparents, les paupières sont bouffies, et les vêtements que nous portons sans gêne pendant la veille exercent une constriction

(1) *Dissert. epistol. de motu tonico-vitali ad J. Slevogt*; 1684. — *Position. de mechan. motus progress. sanguinis*; 1695.

désagréable ou douloureuse. Il résulte alors du manque de tonicité un affaiblissement auquel, lorsqu'il est extrême, nous opposons, en nous réveillant, des mouvements volontaires actifs, des pandiculations répétées.

Les alternatives de contraction et de relâchement déterminent des modifications faciles à pressentir, dans la marche et la distribution du sang. Leur influence est d'autant plus sensible que les variations sont elles-mêmes plus prononcées; lorsqu'elles s'exagèrent et dépassent leurs limites physiologiques, il se produit des troubles de diverse nature.

D'abord le sang, repoussé d'une partie par l'excès de la tonicité, se fraye une autre route et se porte surabondamment vers les organes qui peuvent le recevoir, jusqu'à ce qu'il lui soit permis de reprendre son cours naturel. Cette espèce de va-et-vient provoqué par les vicissitudes du mouvement tonique, contrarie l'impulsion régulière du cœur : il produit dans l'économie un flux et un reflux que Stahl, par une métaphore pittoresque, compare à celui des flots de la mer (1).

La progression du sang dépend, en effet, avant tout, de la capacité des voies qui lui sont ouvertes. En modifiant leur contenance, la constriction tonique modifie partiellement la vitesse et la quantité du liquide. Des faits incontestables font mieux comprendre cette loi, en même temps qu'ils la démontrent. Lorsque des individus atteints d'une épistaxis sont saisis par une brusque aspersion d'eau froide, le ton des organes périphériques, subitement augmenté, chasse le sang et le refoule vers les organes intérieurs. L'hémorrhagie s'arrête, et le patient éprouve souvent l'oppression légère qui succède à un déplacement si rapide de la masse sanguine. Les terreurs soudaines produisent un effet analogue.

Dans d'autres cas, le sang ainsi repoussé se porte de préférence vers les appareils sécréteurs, où l'hypérémie engendre des phénomè-

---

(1) *De Æstu maris microcosm. seu fluxu et refluxu sanguinis*; 1696.

nes d'une autre nature, mais d'une pareille évidence. Ainsi l'impression soudaine du froid, même sur une petite étendue, aux pieds par exemple, provoque la diarrhée, surtout si les sujets sont disposés au relâchement atonique des parties atteintes et les ont facilement perspirables.

La texture des organes intérieurs plus mous, et par conséquent moins faciles à contracter, explique d'ailleurs pourquoi ces métastases sanguines s'y portent de préférence. Cependant l'inverse peut avoir lieu. Le flux et le reflux peuvent ne pas dépasser les appareils intérieurs, ou même l'échange se fait des organes internes à la superficie du corps. Qu'on se rappelle seulement les sueurs et les bouffées de chaleur qui accompagnent les vomissements pénibles.

Lorsque le mouvement tonique s'affaiblit primitivement ou à la suite de quelques désordres, et qu'une congestion se manifeste dans les points où le sang a trouvé un accès plus facile, d'autres parties du corps en reçoivent une moindre quantité. L'emploi des sinapismes n'a pas d'autre raison, et la nature produit souvent ce que l'art n'a fait qu'imiter. Pour citer un exemple : dans les dysenteries cholériques, la sécrétion de l'urine est parfois si diminuée qu'elle se supprime durant des journées entières. Or, l'excès de la sécrétion intestinale n'est-elle pas le résultat d'un afflux excessif du sang vers les organes sécréteurs de l'intestin ?

Les altérations maladives du mouvement tonique n'ont pas seulement pour effet de changer la proportion du sang et d'empêcher son égale diffusion, elles entraînent encore des altérations consécutives dans la composition même de ce fluide. Retardé dans sa marche par les obstacles qu'il rencontre, il perd de ses qualités et ne se trouve plus dans ses conditions normales, lorsque l'ordre s'est rétabli. Alors même que la tonicité a repris sa forme naturelle, la circulation reste entravée ou languissante, et des affections chroniques succèdent à la première maladie.

Le mouvement tonique est sujet à des troubles qui diffèrent de nature, d'intensité et de résultats. Ses variations indécises et peu tran-

chées ou turbulentes et énergiques n'occasionnent pas les mêmes phénomènes. On en trouverait la preuve dans les spasmes qui ne sont eux-mêmes que des exagérations du mouvement tonico-vital (1). Ainsi, les affections spasmodiques, si fréquemment suivies de congestions locales, ont, suivant leur degré, des lieux d'élection vers lesquels le *raptus* sanguin semble se porter de préférence. Aux accidents convulsifs rapides et violents succèdent des troubles qu'on pourrait nommer artériels : palpitations de cœur, battements dans la tête, oppressions vives, etc. Au contraire, les spasmes irréguliers, indéfinis, sans manifestations énergiques, allanguissent et dérangent la circulation veineuse : de là des coliques sourdes, des congestions passives, des désordres organiques lents à s'établir.

Comme toutes les grandes fonctions qui contribuent, chacune pour leur part, à la conservation de la vie, le mouvement tonico-vital n'est pas laissé, dans sa direction, au hasard des événements. Pour saisir la cause de ces flux et de ces reflux alternatifs, il faut pousser encore plus loin leur étude. D'abord, il est hors de doute, pour appeler en aide des exemples irrécusables, que les passions y jouent un grand rôle, et comme les sentiments passionnés s'expriment toujours plus ou moins au dehors, on apprécie assez facilement leur présence et leurs effets.

Les changements qui s'effectuent dans le mouvement tonique sont proportionnés à la vivacité des impressions qui les provoquent. Dans la terreur, la face pâlit, le sang se retire vers les organes internes, comme pour fuir le danger. Dans la joie extrême, les phénomènes inverses ne sont pas moins évidents.

Si on veut suivre Stahl dans l'analyse subtile des rapports qui s'établissent entre les mouvements toniques et les sentiments, on arrive à

(1) *Dissert. de mot. humor. spasmodicis*, resp. Coschwitz; 1697. — *De Spasmis*, 1702.

des aperçus au moins ingénieux (1). Chaque passion a un acte pour objet, elle n'est satisfaite qu'après avoir atteint son but. La colère tend à se porter au dehors, elle attaque, elle poursuit, elle fait, comme on dit, sortir l'homme de lui-même. Avec elle, le resserrement tonique est intérieur, il repousse le sang vers la périphérie. La peur à son plus haut degré concentre tout ; l'individu se ramasse sur lui-même, il semble vouloir dérober le plus qu'il peut aux périls qu'il redoute. Alors le sang abonde au cœur, aux intestins, la peau est pâle, les vaisseaux superficiels deviennent imperceptibles. Dans la crainte modérée, le danger ne semble pas tel qu'on ne fasse de temps en temps effort pour lui résister : les phénomènes physiques de contraction et d'expansion suivent les diverses phases du découragement ou de la résistance.

Il existe donc un accord merveilleux de l'être vivant tout entier, en vue du but qu'il poursuit. L'agent est un, dit Stahl, et s'il a tout d'un coup quelque grand acte à accomplir, il rassemble ses forces, il met en œuvre plutôt trop que trop peu : *actum eumdem veluti ex superabundantia simul exserit.*

Si l'harmonie entre les passions et les mouvements est surtout évidente, il en est une aussi réelle entre eux et l'intelligence. Le mouvement tonique est soumis dans ses alternatives à la fermeté et à la droiture de l'entendement. Chez les individus où l'imagination prédomine, il devient facilement incohérent et tumultueux, tels sont ceux qui, habitués à suivre les caprices de leur fantaisie, ont des nausées, des vomissements, des sueurs froides, quand des objets de dégoût s'offrent à leurs yeux. Les hommes forts et guidés par la raison n'éprouvent pas, pour de si petites causes, de semblables accidents.

Un fait plus important encore à noter et plus décisif, c'est la direction intelligente des mouvements toniques et leur concordance avec les efforts curatifs de la nature. Lorsqu'un élément étranger et nui-

(1) *Posit. demechan. mot. progress. sanguinis.*

sible s'est introduit dans l'économie ou par une erreur des sécrétions, ou par une cause quelconque, il doit être expulsé afin que l'ordre se rétablisse. Le moyen que la nature emploie consiste à faire refluer le sang vers le point menacé; la matière à rejeter se trouve ainsi diluée et successivement éliminée par les émonctoires convenables. Si le mouvement tonique ne venait rompre l'unité régulière de la circulation, la distribution du sang, toujours uniforme, ne dirigerait sur aucun point des secours spéciaux et efficaces; l'épine de Van Helmont, pour employer cette heureuse métaphore, resterait fixe à sa place.

Les phénomènes inflammatoires simples qui suivent une contusion sont l'exemple le plus frappant de l'ordre qui préside aux mouvements toniques curatifs (1). Depuis le gonflement jusqu'à la sécrétion et l'évacuation du pus, tout marche avec méthode vers la fin qu'on doit obtenir. Dans le sphacèle, au contaire, qu'il succède ou non à la même cause que l'inflammation, les accidents sont menaçants et funestes, si un afflux sanguin déterminé vers la partie malade ne les ramène aux conditions plus heureuses d'une suppuration légitime. Stahl considère la fièvre tierce sans complication, comme le type des variations les mieux accusées du mouvement tonique. Il montre avec une délicatesse clinique et une finesse d'observation merveilleuses comment chaque symptôme est la traduction du déplacement de la tonicité, et rapproche ingénieusement les phases de chaque accès fébrile de celles par lesquelles s'accomplit un vomissement laborieux.

L'étude des mouvements toniques, faite à ce point de vue, nous découvre des détails qui passeraient inaperçus et les interprète. Elle sert encore à bien distinguer les changements qui résultent de la maladie, de ceux qui contribuent à la guérison. Stahl, je l'ai déjà dit, y attachait la plus haute importance. Quoiqu'il eût développé longuement ces considérations dans sa lettre à Slevogt, il y revient dans trois au-

(1) *De Inflammat. vera patholog.*, resp. Gualther; 1698.

tres mémoires et les reproduit encore à l'occasion de chaque maladie. Malgré ce luxe d'exposition, ses opinions furent assez mal comprises, même parmi ses contemporains. Les uns prétendirent qu'il avait copié les anciens, les autres, qu'il était obscur et inintelligible. Aux premiers, il répondit que découvrir, c'était enlever aux choses le voile qui les couvrait pour les remettre en lumière; les seconds, il les renvoya avec ce conseil tout empreint de son ironie habituelle : « Quibus est visus « stylus obscurior, illis commendo ut se in analysi grammatica exer- « ceant. »

V.

Jusqu'ici nous avons tracé l'histoire des mouvements considérés en eux-mêmes. Il faut, pour compléter leur étude, les replacer dans le milieu véritable où ils se produisent, et faire enfin entrer l'homme malade dans les calculs de la maladie. L'économie tout entière ressent le contre-coup des moindres lésions, et prend une part active aux efforts de la guérison spontanée. Par suite, les dispositions individuelles, les influences des temps, des lieux et des âges, en modifiant l'organisme, modifient singulièrement la marche et le pronostic des désordres morbides.

Nous aurons donc à passer en revue les âges, les sexes et surtout les tempéraments, en n'insistant d'ailleurs que sur leurs relations avec les phénomènes pathologiques. La connaissance de ces rapports est au médecin ce qu'est aux agriculteurs l'étude préalable des terrains qu'ils vont cultiver. Pour bien comprendre quelles chances de succès attendent leurs semences, ils doivent savoir, outre les habitudes de la plante, les propriétés du sol qui va la recevoir et les variations du climat sous lequel elle se développe.

La vie, quant aux changements introduits par l'âge, se divise en quatre périodes universellement admises : l'enfance, la puberté, l'âge mûr et la vieillesse. A chacune d'elles correspond, suivant Stahl, une prédisposition pathologique caractérisée surtout par le lieu où se

produisent les congestions sanguines et les hémorrhagies qui leur succèdent (1).

En effet, de la marche du sang, de son afflux normal ou irrégulier vers les divers organes ; dépendent toutes les fonctions. La sécrétion la mieux définie n'est jamais que du sang transformé par le tissu qu'il pénètre. Savoir où se portera de préférence ce fluide générateur de tous les autres, c'est avoir saisi la raison première des produits auxquels il va donner naissance, c'est prendre la pièce en quelque sorte dès avant le lever du rideau.

A l'état de santé, le *motus tonico vitalis* qui dirige le cours du sang est à peine appréciable. Les appareils sécréteurs sont prêts à éliminer le superflu; mais sitôt que la quantité du fluide sanguin a outrepassé ses limites naturelles, des phénomènes congestifs plus intenses apparaissent, et des hémorrhagies locales viennent déverser le trop plein. Les évacuations hémorrhagiques sont donc la traduction des déplacements extrêmes de la tonicité ; c'est pourquoi Stahl les a choisies comme le type le plus évident des tendances congestives propres à chaque âge.

Les enfants et les adolescents sont sujets aux épistaxis; les jeunes gens aux hémoptysies; les hommes, à mesure qu'ils comptent plus d'années, aux hémorrhoïdes et aux hématuries. La localisation des hémorrhagies est donc différente et spéciale pour chaque période de la vie humaine. Mais comme l'évacuation sanguine est le résultat d'un afflux excessif auquel la nature essaye de remédier, si l'afflux est moindre ou si le remède vient à faire défaut, d'autres phénomènes devront apparaître. Ainsi s'expliquent, chez les vieillards, les maladies plus fréquentes de la prostate, de la vessie et des intestins; chez les jeunes gens, la phthisie; chez les enfants, les affections cérébrales.

La considération des âges entre donc, avec raison, comme élément

---

(1) *Dissert. de morb. ætat. fundament.*, resp. Gohl.; 1698.

nécessaire dans l'étiologie des affections qui se développent, sans causes extérieures, par une sorte de génération interne. La prédisposition propre à chaque période n'empêche pas les violences, les blessures, les miasmes toxiques de produire leur effet, seulement et sous toutes réserves, les maladies venues du dehors trouveront d'autant plus de facilités que les organes auxquels elles s'adressent seront plus disposés à les recevoir. En outre, lorsque des accidents secondaires menacent de compliquer une lésion principale, le médecin veillera soigneusement sur les points que l'âge du malade recommande surtout à son attention. Les exceptions ne manquent pas à ces règles, et je ne saurais dire qu'elles les confirment; pour que de telles lois fussent absolues, il faudrait que l'homme se composât du seul élément qu'on étudie. Toutefois, c'est déjà beaucoup de savoir par quels côtés l'ennemi peut se porter en avant; mieux vaut l'attendre inutilement qu'être surpris à l'improviste.

L'influence des constitutions est encore plus manifeste que celle des âges, et mérite des développements plus étendus. Stahl, fidèle aux traditions de la médecine antique, ne pouvait négliger les rapports intimes qui s'établissent entre les constitutions et les maladies : cette étude lui présentait d'ailleurs un intérêt particulier; c'était l'occasion la plus favorable pour tenter l'épreuve du système. S'il est vrai que l'âme entre pour une si grande part dans la proportion et la direction des mouvements, le tempérament de chaque individu doit répondre à ses inclinations morales. Stahl renversa la proposition et s'efforça de prouver que les dispositions de l'âme sont le reflet des tempéraments physiques : les considérants de cette décision sont consignés dans sa thèse *de Fundamento moralitatis personalis in sanguine.*

Peu de médecins, parmi ceux qui jugent de Stahl sur le nom du système, auraient soupçonné ce titre en tête d'un des chapitres de l'animisme : aussi sera-t-il nécessaire d'entrer ici dans quelques détails.

Le tempérament moral d'un individu se compose uniquement de ce qui le différencie des autres hommes. Par nos attributs essentiels,

nous appartenons à l'humanité; par les caractères particuliers que revêt notre esprit, nous sommes nous-mêmes. Ces signes distinctifs font si bien fonctions de *caractères* qu'ils en gardent le nom; et ce nom par l'usage est devenu synonyme de tempérament.

La diversité des caractères se réduit, suivant Stahl, à deux formes qui résument toutes les autres dans leurs subdivisions : 1° tendances promptes, vives et faciles à entreprendre, avec vigueur et persévérance, pour accomplir l'acte qu'on a résolu; 2° tergiversation, indécision et mollesse dans les intentions comme dans l'exécution. Tels sont les deux types extrêmes entre lesquels on doit supposer tous les termes intermédiaires.

La joie, le dégoût, la crainte, les soupçons, sont autant de sentiments secondaires dont l'existence et le développement inégal dépendent du tempérament. Le tempérament lui-même ne résulte ni des passions, ni des sentiments plus ou moins prononcés, mais des exigences corporelles. Le corps, en effet, a besoin que les mouvements auxquels il doit la vie soient proportionnés suivant le temps, les lieux, et les circonstances : la lenteur et la vitesse sont deux propriétés inhérentes au mouvement, qui entrent même dans sa définition. Or l'âme, chargée de transmettre au corps le principe de son activité, ne peut le faire sans tenir compte des lois auxquelles obéit la mobilité de la matière. Quand le mouvement s'exécute sans opposition de la part du corps, elle reste calme et confiante dans le succès; s'il se rencontre des obstacles que puisse vaincre une plus grande énergie, elle devient prompte et vive. Lorsque la disposition corporelle réclame des précautions exquises, une perpétuelle observation pour que les mouvements finissent par s'accomplir, elle y met la vigilance et l'hésitation nécessaires. Si le corps s'accommode mal des translations rapides et soudaines, l'esprit devient lent ou inactif.

La nécessité où l'âme se trouve, suivant Stahl, de coordonner et de diriger avec mesure les divers mouvements organiques est l'origine des constitutions morales, ramenées d'ailleurs aux deux types que nous avons indiqués; si, par une fantaisie irréalisable, on supposait l'âme

détachée de la matière, ses facultés ne seraient plus astreintes à de semblables conditions, il n'y aurait ni vivacité ni lenteur.

Cependant les obligations imposées par la matière se transportent plus tard sur les actes psychologiques eux-mêmes, et laissent dans l'intelligence ce que Stahl appelle leur *type idéal*. L'âme applique alors à ses facultés des lois qui n'étaient pas faites pour elles. Par contre, les sentiments éclos sous cette incubation artificielle, l'orgueil, la tristesse, la peur, ceux qu'il nomme les *idées pathétiques*, réagissent à leur tour sur les fonctions organiques. Ainsi la colère modifie puissamment la circulation, et son action sur l'économie est d'autant plus intense qu'elle peut moins s'assouvir sur d'autres objets. Qu'on se rappelle comment Stahl entendait les relations de l'âme et du corps, et on verra que ces idées sur les caractères en sont une juste conséquence. C'est bien la spiritualité de l'âme et son activité essentielles préposées à la matière, mais est-ce là le spiritualisme?

La connaissance des tempéraments permet au médecin de prévoir quelles directions probables suivront les mouvements chez un individu donné. En effet, si l'observation nous fournit des renseignements sur l'état actuel, l'avenir et le possible ne nous sont révélés que par une notion suffisante des prédispositions individuelles. Ni les maladies ni les médicaments n'ont des propriétés invariables. La prognose thérapeutique, celle qui fait le médecin des malades et non l'historien des maladies, résulte en grande partie de la science des tempéraments (1). Sans elle, il est impossible de deviner quelles ressources particulières, quels empêchements, quelles tendances à des transformations morbides la guérison va rencontrer. Pour Stahl, qui se préoccupe sans cesse du passage de la santé à la maladie et de celle-ci à la guérison, cette étude acquiert le plus haut intérêt. Le tempérament lui représente la somme des actions vitales, leur degré d'énergie, et par suite leurs succès probables dans chaque indi-

(1) *Dissert. quà temperamenta..... enucleantur*, resp. Richter; 1707.

vidu. C'est le dénombrement des forces de la matière et de celles de l'esprit.

Lorsque par le progrès de l'âge, à la suite de longues maladies, de dérangements dans le régime, ou même de nouvelles conditions sociales, le tempérament d'un homme change, ni les maladies auxquelles il était sujet ni leur marche accoutumée ne restent les mêmes (1). Une prédisposition si puissante, qu'elle prête à tous les faits des caractères particuliers, doit entrer pour beaucoup dans les calculs du médecin. Stahl, qui ne se contente pas de poser des indications, mais qui aime à les suivre dans les moindres détails de la pratique, a laissé sur ce point des observations et des conseils précieux. C'est par une scrupuleuse attention à toutes choses que brille surtout cet esprit systématique et profond. Sous ce rapport il est plus clinicien que les élèves mêmes de l'école de Vienne.

Pour Stoll, qui fut un si grand observateur, il n'y a de maladie que depuis l'entrée à l'hôpital jusqu'au jour de la sortie. En deçà comme au delà, le malade ne le concerne plus. Aussi les affections chroniques sont-elles rares dans ses livres, et médiocrement traitées dans ceux de ses élèves. Stahl, au contraire, considère la maladie comme une modification provisoire, qui a sa raison dans ses antécédents, et qui sert d'explication à ses conséquences. L'homme tout entier, moral et physique, à toutes les périodes de son développement, dans toutes les diversités de son tempérament et de son caractère, est du domaine de la science médicale.

La grandeur de ce point de vue, il la tient de ce qu'il s'est élevé d'abord à la hauteur de la théorie, et qu'il a, comme le sage de Lucrèce, bâti un de ces édifices d'où l'œil domine les alentours. Sa méthode d'observation clinique est le résultat naturel des tendances de son esprit et des problèmes qu'il s'impose.

Aux écoles anciennes, il reproche de n'avoir pas suffisamment in-

---

(1) *Dissert. de mutatione temperamenti*, resp. Wendt; 1712.

sisté sur la considération du sujet ou de l'individu ; la maladie leur semblait un fait simple et sans dépendances. Les écoles modernes, en attribuant les altérations morbides à des causes qui incombent indifféremment à tous les hommes, ne nous apprennent rien qui dépasse les limites de la science la plus vulgaire. Elles ne tiennent assez compte ni de la fréquence comparative des maladies, ni des guérisons spontanées, ni des affections qui se succèdent ou s'excluent, ni des habitudes. Les circonstances qui se rattachent à cet ordre de considérations sont trop négligées, aussi bien que celles qui ont trait aux âges, aux sexes, à la périodicité et aux tempéraments. Il recommande l'étude de la maladie abondonnée aux seuls efforts de la nature et dégagée de ses accessoires ; celles des diverses affections qui, se produisant dans le même temps ou dans le même milieu, peuvent en quelque sorte se suppléer ; l'observation des fièvres dans leurs rapports avec les évacuations de la matière morbifique et celles des spasmes comme phénomènes communs à un grand nombre de lésions.

Tel est le programme auquel se conforment ses nombreuses monographies, et qu'il a résumé dans sa thèse *de Emendandæ historiæ clinicæ fundamentis*. Il veut, si l'on me permet cette comparaison, qu'on transporte dans la médecine les idées qui dirigent aujourd'hui presque tous nos historiens. Les biographies des grands hommes, les batailles solennelles ne leur suffisent plus : ils découvrent sous ces événements fameux un peuple qui se développe, s'agite sourdement et domine sans éclat les mouvements des époques historiques. Ainsi dans le monde médical, à côté des symptômes saillants, il y a comme un peuple de phénomènes qui passe inaperçu, quoiqu'il intervienne en to utet toujours. C'est pour lui que Stahl a réservé ses sympathies les plus vives.

## VI.

Nous avons indiqué jusqu'à présent ce qu'on aurait nommé, dans

le langage scolastique, la *forme* de la maladie, il faut, pour compléter les généralités précédentes, en étudier la *matière*. Les opinions de Stahl sur ce dernier objet sont faciles à prévoir, et réclameraient peu de développements si leurs conséquences pratiques étaient de moindre portée.

La cause matérielle qui introduit dans l'économie les affections auxquelles nous sommes exposés est la pléthore ou la surabondance du sang. On comprend qu'il est ici question des maladies dont la génération est spontanée, et que celles qui relèvent d'agents extérieurs, comme les blessures, les virus, etc., sont mises hors de cause.

Si on veut rechercher comment Stahl fut conduit à placer dans l'excès du fluide sanguin l'origine des désordres morbides, on en trouve plusieurs raisons. Les unes, et ce sont les plus importantes, sont prises du système et de l'observation faite à son point de vue; les autres seraient plutôt historiques.

A l'époque ou Stahl mettait au jour sa théorie, la croyance à la *cacochymie* régnait en souveraine dans les écoles allemandes. On rapportait aux qualités mauvaises des produits de la digestion presque tous les accidents, et cette hypothèse était assez vague pour qu'on y fît rentrer sans peine les phénomènes les plus contradictoires. Quelques esprits plus positifs en apparence désignaient sous le nom de *scorbut* l'altération primitive d'où provenaient les diverses maladies. La médecine n'y gagnait qu'une nomenclature plus qu'insignifiante; mais le véritable profit revenait à la pharmacie qui s'enrichissait des médicaments sans nombre par lesquels on combattait l'ennemi aux mille têtes.

Stahl s'éleva contre l'empirisme du traitement et contre des lésions purement imaginaires: il redoutait, comme il le dit, ce lac d'asphalte autour duquel tout est aride et desséché. A l'explication par les qualités occultes, il substitua donc une cause incontestable dans son existence, sinon dans ses effets, le sang.

La déduction logique de ses principes l'amenait d'ailleurs à la même

conséquence. Si l'intégrité et la régularité des mouvements sont les conditions essentielles de la santé ou même de la vie, il est impossible de ne pas tenir compte de la quantité et des qualités du liquide à mouvoir (1).

La surabondance du fluide sanguin en rend le transport moins facile ; les mouvements sont entravés, ils ne sont ni si aisés, ni si rapides ; l'activité a besoin d'être portée au delà de ses limites naturelles : de là une fatigue plus prompte, des douleurs obtuses, une chaleur pénible qui succède à des efforts exagérés. De plus l'homme a par sa constitution des aptitudes à la pléthore. Les vaisseaux et les parties molles susceptibles de dilatation et de constriction sont aptes à recevoir, en se dilatant, une quantité de sang qui dépasse la juste proportion ; l'alimentation dont l'appétit mesure imparfaitement les limites salutaires fournit sans peine à ce trop plein.

Le liquide sanguin accumulé dans les organes perd bientôt de ses qualités, et se modifie jusque dans sa composition. Le principal changement qui s'introduise à la suite de la pléthore est l'épaississement du sang, *spissescentia sanguinis.* On sait que tous les vieux médecins en avaient tenu compte : les opinions populaires ont continué les traditions médicales et leur ont même survécu.

L'épaississement du liquide auquel les autres doivent naissance méritait toute considération dans un système où la liberté des mouvements tient une si grande place.

Le sang ne résiste à la décomposition que par sa circulation continue au travers des organes. Tout ce qui fait obstacle à ses translations rapides est un empêchement à sa conservation et par suite à celle de la vie. Sa consistance doit donc être en rapport avec les forces qui le meuvent comme avec les vaisseaux ou les tissus par lesquels il chemine. S'il en est autrement, l'économie entière en souffre. Les sécrétions ne s'opèrent plus en temps opportun, leur quantité cesse d'être

---

(1) *Dissert. de proport. humor ad motus,* resp. Sauer; 1711.

normale; le sang qui n'est plus épuré s'altère encore davantage. Il fallait pour le préserver de toute atteinte, qu'il fût régénéré sans cesse; les mouvements qui le portent à chaque instant vers les organes sécréteurs, et le dépouillent ainsi des éléments nuisibles ou inutiles, avaient été ordonnés dans ce but; ils deviennent insuffisants dès que le sang n'est plus assez fluide pour obéir aux impulsions toniques. Alors des accidents de diverse nature se produisent: ou l'activité des mouvements s'exagère par un effort vital que l'homme ne continue pas sans danger et souvent même est impuissant à produire, ou le mouvement se ralentit et la stase du sang provoque l'un après l'autre tous les degrés de la décomposition.

A ce double point de vue, la pléthore est la cause d'un grand nombre de maladies, suites inévitables de l'altération du sang et du *décubitus* des humeurs (1). C'est une racine qui nourrit, comme Stahl le dit quelque part, presque toutes les branches de la pathologie.

Ici comme partout, la théorie marche vers l'unité. C'est la tendance dominante du système; elle se révèle aussi bien dans les principes que dans les applications les plus éloignées. La vie se résume dans l'âme, la cause formelle de la maladie revient toute aux mouvements, la cause matérielle se réduit à la pléthore et à ses conséquences. Que Stahl ait été entraîné trop loin par son amour de l'unité, c'est chose concevable: les hommes supérieurs n'ont souvent d'autre mérite que de voir un système où nous n'aurions vu qu'un phénomène.

Cependant la pléthore n'est qu'un fait initial: elle assiste seulement au début de la maladie. Y porter remède, c'est guérir le mal dès son germe, étouffer la plante avant qu'elle ait donné des fruits; mais lorsque faute de soins ou par l'impuissance de la nature, les lésions ont succédé à la stase pléthorique, il ne suffit plus d'agir contre l'excès du sang. Il faut alors reconnaître la nature des altérations consécutives et leur appliquer les médicaments que l'expérience a sanctionnés.

---

(1) *Dissert. de decubitu humor.*

L'histoire des maladies est aussi incomplète si on s'arrête aux conditions générales de l'économie qui leur ont donné naissance, que si on constate uniquement les lésions confirmées.

Après avoir ramené à l'unité de la pléthore, la diversité des causes pathogéniques, il convient donc, pour ne rien omettre, d'examiner une à une les affections qui découlent de cette source commune. Deux méthodes appuyées sur des autorités imposantes président à l'observation des cas particuliers. L'une exige du médecin qu'il note les différences plutôt que les analogies; elle s'ingénie à multiplier les types, à décomposer les genres en espèces, les espèces en variétés nombreuses. Les sciences naturelles l'ont léguée à la médecine comme un don précieux; l'autre descend plutôt de la philosophie. Elle constate également les faits, mais elle demande à l'esprit qu'il s'attache aux ressemblances, qu'il cherche les rapports et les liaisons, et remonte successivement aux définitions les plus générales. On comprend pour laquelle des deux méthodes Stahl dut réserver ses préférences. Sa pathologie spéciale eut pour objet de montrer combien se rapprochent des maladies éloignées en apparence, si au lieu de prendre les lésions comme autant de caractères distinctifs, on se préoccupe des symptômes.

Stahl a raconté lui-même (1) par quel enchaînement d'idées il fut conduit à réunir dans un même cadre des formes maladives qui, au premier abord, sembleraient incapables d'une telle fusion. Je ne puis mieux faire que de traduire, en l'abrégeant, ce passage intéressant à plus d'un titre.

« Un de mes parents, accoutumé à un régime peu sévère, avait été contraint, vers l'âge de quarante ans, à changer ses habitudes actives contre une vie sédentaire. Il fut pris à cette époque de douleurs ischiatiques qui s'étendirent assez promptement aux genoux et aux pieds, et finirent par occasionner des douleurs de goutte très-violentes.

(1) *De Motus hæmorrhoid. et fluxus hæmorrhoid. diversitate.*

Comme il était d'ailleurs d'un caractère ferme et robuste et n'avait été tourmenté jusque-là par aucune maladie, il supportait, sans autres accidents, ces paroxysmes goutteux qui duraient deux ou trois semaines, se calmaient ensuite et revenaient deux fois, rarement trois fois chaque année.

« Ces douleurs persistèrent ainsi quatre ans et cessèrent ensuite si complétement, qu'à sa soixante et dixième année, il n'en avait plus éprouvé aucune atteinte. J'avais alors de dix-huit à dix-neuf ans, et je m'étonnais d'un événement si heureux, quand, suivant les opinions reçues, la goutte est une maladie incurable. J'attribuais bien, dans la guérison, une part à son médecin, homme savant et habile; mais ce qui confondait toutes mes idées, c'est que lui-même éprouvait des accès de goutte vifs et fréquents.

« Par hasard, il m'arriva d'entendre dire que ce goutteux, quoiqu'il ne s'en manifestât rien au dehors, était sujet à un accident que les gens du monde tiennent pour honteux. Je n'osai d'abord l'interroger sur ce point, et j'appris seulement plus tard que cet accident avait certains rapports avec les évacuations particulières aux femmes. Quand j'eus fait quelques progrès dans les études médicales, je sus que les commencements d'un flux hémorrhoïdal avaient coïncidé avec la disparition de la goutte.

« Je me mis alors à réfléchir sur les rapports qui peuvent exister entre l'afflux du sang vers les organes contenus dans le bassin, les diverses maladies de la même région, les douleurs ischiatiques et la goutte elle-même. J'étudiai, à ce point de vue, tous les cas analogues que m'offrait la pratique clinique. Pendant dix ans, j'ai persévéré dans ces recherches pour ne rien laisser de hasardé ou de douteux. »

Plus tard, à l'occasion d'une thèse soutenue à l'université de Halle sur le système de la veine porte, il revint sur le même sujet, et élargit encore le cercle de ses premières idées. Le résultat de ses observations persévérantes et de ses méditations profondes fut de classer les formes de maladies moins par la coïncidence provisoire de leurs

symptômes dans un moment donné, que par leurs transformations successives (1).

La transfiguration ou, comme il le dit, le métaschématisme des affections acquit à ses yeux une énorme valeur, et lui servit à caractériser les divers types. Toutes les fois qu'une maladie est susceptible de se transformer en une autre, le médecin doit chercher dans la série des transmutations celle qui révèle le mieux l'origine du mal et sa nature. La maladie, en effet, peut être une et rester telle sous des apparences bien différentes. Qui le nierait aujourd'hui du rhumatisme ou de la syphilis? L'unité ou l'espèce pathologique n'est pas une simple convention; elle est une réalité. Qu'on la conteste ou qu'on la nie, elle force la main aux systèmes et se joue des classifications arbitraires; il est aussi difficile de soutenir qu'elle n'est pas que d'enseigner ce qu'elle est. Stahl, fidèle aux habitudes de son esprit, voulut s'élever jusqu'au plus haut problème: définir les unités morbides, leur assigner des limites vraies, sans les rompre en les divisant, sans les étendre outre mesure.

Qu'on se représente le mouvement de la philosophie naturelle depuis un siècle, et on verra comment Stahl ouvrit à la médecine une de ces routes qui sont les voies du progrès.

En zoologie, la théorie des analogues, si heureusement découverte, si savamment poursuivie dans les pièces osseuses de la série animale; en chimie, la loi des substitutions qui jette tant de lumière sur les rapports incompris jusque-là des composés matériels; toujours et partout une même pensée, celle de saisir la nature intime des choses, une seule méthode, celle de la chercher à l'aide des analogies plutôt que par les dissemblances.

Voilà ce que Stahl a tenté pour la médecine, sans reculer devant les difficultés prévues qui l'attendaient. Les *entités* morbides échappent aux lois générales, puisque leur premier caractère est d'être des ano-

(1) *De Metaschematismis morborum*, resp. D. Oheimberg; 1707.

malies. Cependant en pathologie, comme ailleurs, il y a des limites à la diversité : l'unité se révèle par quelques vagues indices, on la sent plutôt qu'on ne la sait. Si elle nous apparaît même à ce degré, il ne faut qu'être plus persévérant ou plus habile pour soumettre à des lois scientifiques cette intuition confuse. Stahl découvrit, dans les transformations et les substitutions des maladies, la mesure avec laquelle on doit tracer les confins et borner l'empire de chaque type primordial. Au dedans de ces limites, comme dans une province bien gouvernée. l'unité des tendances pathologiques n'empêche pas les variétés individuelles de se développer librement, mais toujours sous la loi commune. C'est ainsi qu'il arriva à des propositions étranges, si on les détache de leurs antécédents, saisissantes si on les y rattache ; c'est en vertu de ces principes qu'il enseigna, par exemple, que la veine porte est la *porte* par laquelle entrent les cardialgies, les affections spléniques, l'hypochondrie, les coliques, l'hystérie et les hémorrhoïdes (1).

Les hémorrhagies méritent la première place dans les symptômes par leur évidence qui ne permet aucun doute sur la nature des accidents. Elles accusent aux plus incrédules l'afflux excessif du sang, et dévoilent la première origine des affections qui leur succèdent. Après les hémorrhagies vient la série des phénomènes que détermine l'hypérémie locale, quel que soit le lieu où elle se produit. Stahl s'attacha surtout aux spasmes et aux sécrétions exagérées. Les premiers sont l'expression des troubles du mouvement tonique, ou plutôt ils ne sont que les mouvements eux-mêmes activés jusqu'à l'excès ; ils correspondent par conséquent à ce qu'il nomme la *cause formelle.* Les secondes résultent mécaniquement de l'apport du sang aux organes sécréteurs, et varient de produits, mais non pas de nature, suivant les fonctions de chaque organe. Ainsi, lorsque le fluide sanguin se porte vers les glandes buccales, il détermine une sécrétion exagérée de la salive, dans les bronches une sécrétion bronchique, au foie une sécrétion biliaire.

(1) *Dissert. de vena portæ porta malorum*, etc. ; 1698.

Ces phénomènes ne sont pas, à proprement parler, autant de maladies différentes : une même cause leur a donné naissance, et leur diversité correspond aux propriétés particulières des lieux sur lesquels elle agit.

Stahl, en insistant de préférence sur le début et le développement des maladies, devançait encore les naturalistes modernes par lesquels l'embryogénie est devenu le fondement des sciences naturelles. La génération des lésions lui semblait plus importante à étudier que les lésions elles-mêmes, parce qu'elle les expliquait au lieu de les constater, et surtout conduisait à les prévenir : de là l'extrême valeur qu'il attribue aux spasmes, aux sécrétions, à leur intensité, à l'ordre dans lequel ils se succèdent. Il appuie sur ces détails minutieux en apparence, et les signale avec le plus grand soin à l'occasion de chaque maladie.

La goutte, par exemple, est précédée d'un gonflement des veines que Sydenham avait déjà noté ; des spasmes surviennent en même temps, et des sécrétions anormales leur succèdent (1). Il en est de même lorsque des calculs se forment dans le rein (2). En s'adressant à d'autres expressions maladives, le frisson, qui n'est qu'un spasme, ouvre la marche de toutes les affections dites aiguës. L'hémoptysie, ou, à son défaut, les congestions sanguines, des douleurs scapulaires intermittentes, commencent la phthisie pulmonaire. L'hystérie, sur laquelle il nous a laissé tant d'idées ingénieuses et profondes, suit les mêmes lois : on n'y voit qu'une série de spasmes, parce que les faits saillants font négliger les autres; mais en observant avec plus de pénétration, on reconnaît bientôt qu'il existe des rapports entre ces convulsions et la circulation sanguine.

Tels sont les principes suivant lesquels Stahl conçut la pathologie spéciale ; il faudrait maintenant, pour le suivre, entrer dans les cas

(1) *Dissert. de podagræ nova pathol.*; 1698.

(2) *Dissert. tradens nov. pathol. calculi renum*; 1698.

particuliers, retracer ses travaux sur les affections abdominales, sur les hémorrhoïdes, les calculs, la goutte, et tant d'autres maladies; mais les généralités seules appartiennent au cadre que je me suis tracé.

Il importait, ce me semble, d'exposer la théorie avec une suffisante étendue, de donner aux lois générales leur véritable signification, et de faire voir les applications pratiques en rapport avec les principes. J'ai voulu par là montrer qu'une méthode ne s'établit qu'à la suite de convictions arrêtées : or, une méthode sûre et puissante, c'est, en médecine comme ailleurs, la moitié de la vérité. On pourra juger diversement celle de Stahl, mais on devra reconnaître qu'une direction supérieure à l'observation, qui la règle sans la dénaturer, n'est pas la ruine des sciences médicales. Les tendances systématiques sont plutôt une condition favorable à la découverte des faits. L'indépendance d'esprit, qui, poussée où on la mène, est elle-même un système, prive le médecin du secours de son intelligence pour ne lui laisser que les yeux et les mains.

C'est toujours la lutte entre la pratique et la théorie, et toujours aussi la réponse irréfutable de Stahl : *non quantum theoria, sed quantum falsa nocet.*

## VII.

La thérapeutique de Stahl est d'une merveilleuse simplicité. On ne peut même se défendre d'une sorte d'étonnement quand on compare sa matière médicale à celle de ses devanciers et de ses contemporains. A ces formules, où tant de remèdes étaient entassés avec plus de luxe que de mesure, il substitua des médicaments peu nombreux et d'une vertu éprouvée. Sa haine pour la polypharmacie n'a d'égale que celle qu'il témoigne contre les qualités occultes. Il poursuit partout et sous toutes les formes la panoplie médicale, tantôt en la prenant au sérieux, tantôt en l'accablant sous d'acerbes railleries. Ce malade fut soumis, dit-il, à un traitement de 100 florins. Il y a des guérisons qui ruinent des familles. Les pauvres qui échappaient forcément à ces médications onéreuses ne guérissaient ni plus ni moins

vite; on pouvait donc s'en passer, même avec les riches. Il est curieux de suivre dans les écrits de son collègue Fréd. Hoffmann, l'influence des idées de Stahl qu'il partageait souvent en combattant la théorie. Plus Hoffmann approche du terme de sa carrière, plus il est réservé sur l'emploi de la matière médicale. Quelques années de plus et il se serait réduit aux saignées et à l'eau froide dont il vanta les vertus souveraines longtemps avant les hydrothérapistes (1).

Le vrai fondement de la thérapeutique nous est donné par la nature. Les curations spontanées sont le modèle sur lequel le médecin doit régler sa conduite. Or, dans toute maladie, l'effort curateur se manifeste à des degrés divers, insuffisant, ou exagéré au point de constituer par son excès une maladie (2). Il est donc impossible de séparer l'histoire des affections de celle de leur traitement ; il n'y a là ni deux choses ni deux sciences. Les écoles anatomiques mesurent et calculent chaque lésion ; elles peuvent rapporter les symptômes correspondants aux altérations que l'autopsie a révélées et établir ainsi la précision du diagnostic moderne. Mais quand il s'agit de compléter la notion médicale en appliquant un traitement motivé par les désordres organiques, des difficultés insolubles s'élèvent. Il faut alors faire appel à d'autres renseignements ; mais comme les symptômes n'ont d'autre intérêt que celui de traduire au dehors les désorganisations cachées, comment fourniraient-ils des indications thérapeutiques ? La sévérité anatomique des observations modernes s'accommode mal des indécisions du diagnostic médical.

Les médecins nos ancêtres, moins habiles dans l'appréciation des lésions anatomo-pathologiques, ne se plaçaient pas au même point de vue pour interpréter les phénomènes. Ils leur demandaient comment s'opère la guérison, à quels signes se reconnaissent les progrès du mal, par quel côté il est accessible aux médicaments. C'était tout une

(1) V. *Dissert. physico-med.*, t. 2. *De Aqua medicina universal.*

(2) *Dissert. de nat. error. med.*, resp. Volhart ; 1703.

autre méthode : les observations des malades guéris tenaient de droit le premier rang; les autres servaient à indiquer les écueils, mais non pas à tracer la route.

Stahl peut être considéré comme le représentant le plus avancé des écoles anciennes, sous ce rapport. Il entra par calcul et de volonté ferme dans une voie où, de nos jours, on ne pourrait s'engager sans être accusé d'ignorance. Ayant à choisir entre deux méthodes également praticables et dont il pressentait la portée, il préféra l'étude des maladies entreprise en vue de les guérir et donna les raisons de sa préférence. On a vu précédemment sur quels théorèmes il appuya sa démonstration, je n'ai pas à y revenir.

La nature ou l'âme est sans cesse veillant à la conservation de la santé. Sitôt que le trouble s'introduit, elle réagit à l'encontre. Pour rétablir l'harmonie rompue, elle n'a, suivant Stahl, que peu de médications à son usage. La première c'est l'expulsion des liquides altérés dans leurs qualités comme dans leur quantité : elle ne modifie pas par de nouvelles combinaisons la composition du sang et des humeurs, elle chasse au dehors le superflu ou le nuisible.

Au premier degré de la maladie, lorsque le sang est accumulé dans un point, l'hémorrhagie est le résultat de cet effort curateur. Si elle se fait avec mesure et dans un lieu convenable, le but est atteint; si, au contraire, l'évacuation est excessive ou se fait jour par des organes incapables de la supporter, le but est dépassé, la guérison ne se produit plus. Il arrive alors à la nature ce qui arrive au médecin qui a mal administré un médicament efficace.

Lorsque des substances étrangères ont pénétré dans l'organisme, tout concourt également à leur élimination. Le sang qui doit les entraîner afflue vers les organes menacés. C'est encore le même procédé; et soit qu'il en résulte une hémorrhagie ou une sécrétion purulente, la différence est dans le lieu et le degré plutôt que dans la nature essentielle du moyen thérapeutique. La conséquence rigoureuse de ces premières données, c'est que les remèdes évacuants doivent être préférés par le médecin, quand son assistance est devenue nécessaire.

Les évacuations artificielles sont de deux ordres : ou elles se proposent de soustraire la portion surabondante du fluide sanguin, ou elles cherchent, en activant les sécrétions, à provoquer parallèlement des excrétions suffisantes. Les purgatifs et les diurétiques peuvent être cités comme des types de la dernière classe d'évacuants ; les saignées, sous toutes leurs formes, composent la première.

Stahl a consacré plusieurs thèses à l'étude de la saignée (1). Il la recommande, parce qu'il voit la nature s'efforcer elle-même, dans beaucoup de circonstances, de diminuer la quantité du sang, afin de prévenir son épaississement. Certains mouvements toniques (*motus transpressorii*), l'accélération du mouvement circulatoire, durant la fièvre, s'expliquent également par cette intention. D'une autre part, les inconvénients qui résultent de la suppression d'hémorrhagies habituelles viennent encore confirmer la valeur curative des pertes de sang provoquées ou naturelles.

La saignée est donc indiquée toutes les fois que la surabondance du sang se manifeste par quelques symptômes, ou lorsqu'une évacuation sanguine passée à l'état d'habitude venant à faire défaut, il se produit des accidents qui révèlent la persistance *molimen* hémorrhagique. Les spasmes, les congestions vers les organes sécrétoires, qui ne se jugent pas par des sécrétions et des excrétions suffisantes, celles surtout qui se portent vers la poitrine, réclament l'emploi du même moyen. Dans les fièvres aiguës, ainsi que l'avait noté Sydenham, il n'est pas toujours sans dangers. Les fièvres malignes, pétéchiales, épidémiques ou autres, doivent leur origine à des miasmes que la nature expulse avec profit par d'autres procédés que les évacuations sanguines; à moins d'indications particulières, il ne convient pas d'y recourir.

Le lieu où se pratique la saignée contribue puissamment à en assurer les effets (2). Stahl préfère, dans beaucoup de cas, celle du pied à

---

(1) *Dissert. de venæ sect. patrocin;* Richter, 1698.—*De Sanguisug. utilitate;* 1699. *De Scarificat. narium ægyptiaca;* Propempt., 1701.

(2) *Dissert. de venæ sect. in pede,* resp. Bleibel; 1705.

toutes les autres. Si l'âge du sujet doit faire présumer au médecin que les congestions auront de la tendance à se transformer en flux hémorrhoïdal, si le malade se plaint de ces douleurs spasmodiques qui accompagnent l'hypérémie des organes du bas-ventre, lorsque les règles sont entravées dans leur cours, et que la soustraction d'une certaine quantité de sang est jugée nécessaire, c'est au pied qu'il convient d'ouvrir la veine. Les vertus des pédiluves comparées aux propriétés insignifiantes des manuluves, les accidents causés par le refroidissement brusque des pieds, et, par-dessus tout, le mouvement tonique distribuant le sang d'une manière inégale, telles sont les raisons principales que Stahl allègue en faveur de son opinion.

Si la saignée a une valeur incontestable pour guérir les maladies, elle en a plus encore pour les prévenir. Personne n'a soutenu plus vivement leur influence préservatrice, et le nombre des faits qu'il cite est imposant. Fréd. Hoffmann, auquel on ne refuse pas l'habileté pratique, considérait comme un grand titre de gloire de son collègue et de son adversaire, d'avoir fait ressortir les mérites des évacuations sanguines pour parer aux affections plutôt virtuelles que réelles.

La préservation du mal à venir devait être, en effet, le premier objet d'un système qui fît du développement des maladies le sujet favori de ses études : le moyen le plus rationnel à opposer à la pléthore ne pouvait être que la saignée. C'est d'ailleurs faute de mieux que Stahl la conseille avec instances. Il lui préfère de beaucoup les exercices actifs, un régime sévère (1), la diète même, et tous les moyens de diminuer par degrés l'excès du sang, lorsqu'ils ont quelques chances de succès. Il aimait trop à suivre les procédés de la nature, pour ne pas donner la place d'honneur à ces médications, qui s'exécutent sans l'intervention du médecin.

Les hémorrhagies ne sont pas les seules puissances dont dispose la nature médicatrice; par suite les émissions sanguines ne peuvent constituer tout notre appareil thérapeutique. Les substances qui favo-

(1) *Dissertat. de regimine*, 1708.

risent les sécrétions et rendent au sang une suffisante fluidité, nous viennent en aide. Stahl s'oppose à l'emploi des évacuants très-énergiques, et n'y recourt que dans les cas extrêmes. Le plus souvent, il compte sur la force guérissante, il la secoure, mais ne prétend pas la remplacer : aussi sa médecine est-elle rarement violente. La proportion et la mesure sont les conditions ordinaires des guérisons spontanées ; la nature met le temps à nous sauver des maladies ; si les brusques rétablissements sont des exceptions pour la nature, ils ne sauraient devenir la règle pour le médecin (1).

L'évacuation fut donc, aux yeux de Stahl, le grand procédé curatif, la médication fondamentale vers laquelle convergent les efforts bien dirigés. L'expérience clinique le lui avait appris ; mais les croyances médicales professées par ses contemporains le contredisaient formellement. Il eut alors à soutenir une de ces guerres où se plaisait son génie. La théorie des altérants, sanctionnée par les hommes les plus illustres, et dont la royauté était si bien assise qu'on ne lui demandait plus ses titres ni son origine, reçut là les premières atteintes. *Alterantia rara avis in terris,* avait-il dit ; Leibnitz prit en main la cause de la thérapeutique altérante ; mais le philosophe ne put convaincre le médecin (2). Stahl protesta par des arguments pratiques contre la prétention de changer la composition des humeurs et de la rétablir sans élimination préalable. Les incisifs, les incrassants, les digestifs, toutes ces divisions dont les noms même sont oubliés aujourd'hui, furent rayés de son formulaire (3).

Stahl reconnaissait, cependant, la supériorité des médicaments spécifiques ; il les considerait comme le plus haut résultat de la thérapeutique et aspirait vers eux comme le grand Linné vers la méthode naturelle qui le fuyait sans cesse. Plus confiant, mais non plus heureux que le naturaliste suédois, Stahl crut avoir découvert un remède spé-

(1) *Dissert. de methodic. curatione*; 1709.

(2) *Negot. otios.*

(3) *Dissert. de alterant. et specific. ingenere.*, resp. Raesch ; 1703.

cifique contre l'épilepsie. Il en fit mystère, suivant l'usage de son temps, et la formule a disparu avec lui, sans laisser plus de souvenirs que celles qui l'avaient précédée.

Les altérations du sang ne constituent pas toute la pathologie, leur traitement ne saurait renfermer toute la thérapeutique. Le mouvement tonique, auquel Stahl a prêté une si grande importance, ne pouvait être oublié dans l'étude des médications.

Deux ordres de médicaments sont surtout destinés à agir sur les mouvements: ceux qui les favorisent et les excitent, ceux, au contraire, qui les modèrent et les répriment. Les premiers comprennent les toniques, les alexipharmaques et les astringents; les seconds se composent des tempérants et des narcotiques.

Stahl s'est moins occupé des toniques que de tous les autres, sans doute parce qu'il trouvait, sur ce sujet, la matière médicale mieux ordonnée et plus conforme à ses principes. L'abus des astringents attira surtout son attention, et il assigne des limites étroites à leur emploi (1). Le médecin qui regardait les évacuations comme la médication souveraine devait être réservé sur les procédés que la matière médicale nous fournit pour les réprimer. Ce sont pour lui des moyens extrêmes, *rebus jam conclamatis.* Lorsque les phénomènes maladifs reconnaissent pour cause l'atonie, les astringents sont indiqués; encore les autres toniques leur sont-ils souvent préférables. Leur véritable usage se réduit aux affections purement locales, et dues immédiatement à des influences extérieures. Dans les autres circonstances, leur administration inconsidérée entraîne les plus grands périls. La dysenterie comme le flux menstruel, les sueurs comme les hémorrhagies constitutionnelles suspendus brusquement et sans prévision, font payer plus tard au malade les imprudences de la médecine. Le fer, qu'on donnait à son époque comme l'adjuvant utile de presque toutes les prescriptions, a tué, dit-il, plus de gens préparé par les pharmaciens que forgé par les armuriers. Le quinquina lui-même ne peut ni

(1) *Dissert. de astringent. cauto usu*, 1707.

ne doit être compté parmi les remèdes qu'il est permis d'administrer sans de sévères précautions.

Le titre seul de la thèse *de Impostura opii* indique assez quelles réserves il jugeait prudent d'apporter dans l'emploi du seul narcotique dont il connût l'usage. L'opium dissimule la maladie et ne la guérit pas; il trompe malades et médecins; il suspend et confond les mouvements institués en vue de la guérison; il supprime les sécrétions qui guérissent, et n'apporte dans l'économie qu'un calme mensonger. Le médecin qui ne cherche pas à faire disparaître des symptômes, mais à déraciner la maladie, ne doit y recourir que pour modérer les agitations vraiment excessives. Le meilleur, à son gré, serait encore de s'en abstenir, comme on fuit ces amis dangereux qui vous enivrent au moment de traiter les affaires difficiles.

Il faudrait, pour compléter ce rapide aperçu de la théorie thérapeutique, revenir encore sur la question précédemment énoncée des maladies qui se guérissent l'une par l'autre, et sur les indications que présentent ces incommodités désirables qu'il appelle un moindre mal médical : *minus malum medicum* (1).

Le propre des systèmes conçus par les vrais médecins est de mêler et de confondre l'histoire des maladies et celle des guérisons. J'ai tâché, pour me conformer aux habitudes modernes, de séparer la pathologie de la thérapeutique, mais il est facile de voir que cette disjonction est tout artificielle. La médecine, envisagée à la manière de Stahl, et de tant d'autres maîtres, n'admet pas de semblables divisions. Il eût paru étrange à ces grands hommes qu'on pût, autrement que par une erreur de logique, séparer en deux parts une science à laquelle ils ne reconnaissaient qu'un seul but.

## VIII.

Ici se termine enfin cette analyse longue et incomplète de la doc-

(1) *Dissert. de minore malo medico*, resp. Schneider; 1710.

trine médicale de Stahl. J'ai tenu constamment à être l'interprète plutôt que le critique. Quand on résume un système que son auteur a cru nécessaire de développer dans tant de volumes, il faut ou ne reproduire qu'une seule face, ou s'arrêter aux principes. J'ai préféré ce dernier parti, tout en sachant combien je sacrifiais d'aperçus ingénieux et de curieux détails à la sécheresse d'une exposition philosophique. Les faits réveillent des souvenirs ou promettent des applications utiles; les idées qui ont besoin d'être longtemps mûries n'excitent ni la même curiosité ni le même intérêt.

Boerhaave, dans la préface de ses *Institutions médicales,* dit avec raison qu'on est volontiers clair, animé, concis, lorsqu'on énonce ses propres opinions : « Qui vero sensa alterius exponit, infelicius « sæpenumero eadem assequitur. » La monotonie, les longueurs et les redites, ces écueils si difficiles à éviter dans les travaux de ce genre, étaient ici plus redoutables que jamais.

Mon but a été, avant tout, de faciliter aux médecins désireux d'étudier Stahl, la lecture de ses livres spéciaux et de ses monographies. C'est une sorte de dictionnaire qui permet de comprendre la valeur des termes sans un travail préalable. L'usage n'est pas de demander aux livres de cette espèce d'autres mérites que l'exactitude et une suffisante étendue.

Stahl a rendu, je le crois, de signalés services à la médecine. Ses idées ont eu le sort de bien d'autres : beaucoup en ont profité sans en faire l'aveu. On partage volontiers avec les pauvres, il n'y a que les riches que l'on songe à dépouiller. N'admît-on pas toutes les données du système, la lecture de ces savants écrits sera néanmoins profitable. Stahl appartient à l'école des grands penseurs, qui, suivant l'expression de Socrate, font accoucher des idées et ne se contentent pas de transmettre celles qui leur doivent le jour. Sa méthode d'observation médicale est fondée sur des principes vrais : elle ne conduit pas à ne tenir pour légitimes que les faits grossièrement évidents, mais elle ouvre des voies nouvelles, et, dès que le but est entrevu, elle fraye un chemin pour y parvenir.

Les doctrines ainsi prises de haut ont cette vertu singulière que l'esprit n'est pas enfermé par elles dans un cercle étroit et infranchissable. Elles donnent à leurs élèves des directions où chaque intelligence marche à son gré, et ne leur imposent pas une lettre morte et des articles de foi. Ses ouvrages eux-mêmes en fourniraient la preuve. La forme n'en a pas vieilli, on ne se sent pas transporté, en les lisant, dans un monde inconnu, où la justesse des observations sauve à peine l'étrangeté des explications et la forme surannée dont elles sont revêtues. Les seuls maîtres qui ne subissent pas les outrages du temps sont ceux qui supposent d'avance le progrès et lui laissent libre carrière. La science peut avancer à grands pas, sans avoir à renier des théories assez larges pour donner place à toutes les découvertes.

Ce n'est pas que Stahl n'ait sa part d'erreurs, d'exagérations ou d'hypothèses. Si on devait rayer du catalogue des auteurs à méditer ceux qui se trouvent dans le même cas, l'érudition médicale ne serait ni faite ni à faire.

Pour juger sainement ses défauts et ses mérites, il faudrait reprendre expérimentalement chacune de ses propositions et la suivre dans la pratique. Peu d'hommes essayeront ce travail dans l'intention arrêtée d'asseoir leur jugement sur un homme ou sur un livre. Quelques-uns cependant l'ont entrepris, inspirés par leurs convictions et persuadés que les principes de Stahl méritaient qu'on les appliquât. J'ai eu ailleurs (1) l'occasion de montrer quelle influence il avait exercé sur certaines écoles d'aliénistes allemands, et comment il était le père de ce traitement moral de la folie, qui devait par la suite compter tant de partisans et faire si peu de progrès. Quant aux autres parties de la médecine, je ne crois pas qu'on puisse accorder au professeur de Halle un meilleur éloge que de dire : Bordeu est tout entier dans Stahl, mais tout Stahl n'est pas dans Bordeu.

(1) *Ann. médic.-psychol.*, 1845.

# QUESTIONS

SUR

## LES DIVERSES BRANCHES DES SCIENCES MÉDICALES.

*Physique.* — Des causes qui font varier la hauteur du baromètre, et de l'influence de ces variations sur l'économie animale.

*Chimie.* — Des caractères distinctifs des sels d'argent.

*Pharmacie.* — Des préparations qui ont pour base la ciguë.

*Histoire naturelle.* — Caractères de la famille des aristolochiées et indication des médicaments qu'elle fournit à la thérapeutique.

*Anatomie.* — Des rapports de la pie-mère avec les circonvolutions et les anfractuosités du cerveau.

*Physiologie.* — Le contact du sperme sur l'ovule est-il indispensable pour que la fécondation ait lieu?

*Pathologie externe.* — Du diagnostic différentiel des tumeurs développées dans l'hypochondre droit.

*Pathologie interne.* — Des hydropisies en général, et spécialement de leur mécanisme ou de leurs divers modes de développement.

*Pathologie générale.* — Du ramollissement considéré dans les différents tissus.

*Anatomie pathologique.* — Des divers modes de rétrécissement du pharynx et de l'œsophage.

*Accouchements.* — De l'hydrorrhée pendant la grossesse.

*Thérapeutique.* — De l'action comparative des préparations mercurielles solubles ou insolubles.

*Médecine opératoire.* — Des amputations des membres dans la contiguïté.

*Médecine légale.* — Un cadavre retiré de l'eau provient-il d'un individu qui a été jeté dans l'eau pendant sa vie ou après sa mort?

*Hygiène.* — De l'action des diverses poussières végétales sur la santé.